

Intimes paysages d'une course après le vent



*Face B : Déambulations ethnographiques
auprès d'une jeunesse qui se tend, se rend, se
vend « educated » à Opuwo (Namibie)*



Hélène Carmon

Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de Docteur en
Sciences Politiques et Sociales
Septembre 2020

Intimes paysages d'une course après le vent



*Face B : Déambulations ethnographiques
auprès d'une jeunesse qui se tend, se rend, se
vend « educated » à Opuwo (Namibie)*

Hélène Carmon

Septembre 2020

Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de Docteur en
Sciences Politiques et Sociales

Université catholique de Louvain
Faculté des sciences économiques, sociales et politiques
Laboratoire d'Anthropologie Prospective

Promoteur :

Pierre-Joseph Laurent (UCLouvain)

Président de jury :

Olivier Servais (UCLouvain)

Jury :

François Laplantine (Université Lyon 2, Lyon)

Jacinthe Mazzocchetti (UCLouvain, Louvain-la-Neuve)

Joseph Tonda (Université Omar Bongo, Libreville)

Steven Van Wolputte (KULeuven, Leuven)

A mes racines...

*Bonpa, puisse sa liberté inspirer ma
vie.*

*Mamy, qui m'a rêvée « Docteur »...
en médecine.*

*Granny et Bon-papa, pour leurs
bulles estivales de chaleur et de
cigales.*

A mon nid...

*Mes parents, à qui la vie m'a
confiée deux fois : d'abord pour
naître d'eux, ensuite pour renaitre,
chez eux.*

A mes ailes...

*Billie, Oliver, mes merveilles,
Deux jolies gouttes de soleil
Qui m'ont fait aimer la matière
Quand ils ont fait de moi leur mère.*

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES.....	VII
AVIS AUX LECTEURS	IX
PREAMBULE DE SAVON	11
UNE FACE B... POURQUOI ?	11
<i>Proposition.....</i>	<i>12</i>
<i>Précautions : le pacte ethnographique.....</i>	<i>16</i>
<i>Inspiration et aspirations.....</i>	<i>18</i>
POEPISTEMOLOGIE : L'ETHNOGRAPHIE COMME UNE BULLE	23
OPUWO DEAMBULE	25
FUNAMBULE SUR SES FILS EN QUETE D'EQUILIBRE	69
BIBLIOGRAPHIE	75

AVIS AUX LECTEURS

Une seconde première de couverture qui en dérobe la quatrième... Comme expliqué dans l'« avis aux lecteurs » de la Face A, la Face B que vous avez sous vos yeux n'est pas la suite ni l'entame de l'ethnographie de la Face A. Elle se balade plutôt sur une ligne parallèle, comme une seconde proposition d'un même travail dont l'intérêt, dès lors, n'est pas tant le fond – qui restera bien entendu sensiblement le même – mais la forme. Cette Face B se lit donc en soi, quel que soit le moment de lecture, avant ou après la Face A. L'état d'esprit de sa création et de son partage en « Face B » tient de la proposition d'une pierre, afin de voir si taillée, polie, allongée ou élargie, notamment grâce à vos suggestions, expertises et conseils, elle trouverait sa place dans l'édifice méthodologique de l'écriture en anthropologie.

PREAMBULE DE SAVON

En alliant le « sérieux » du préambule à la poésie de la bulle de savon, ce titre en forme de mot-valise annonce le ton de cette face B : une quête de lien, sous forme d'exercice, entre les deux registres de la littérature/poésie et de l'ethnographie. Ceci n'est pas une démarche « par principe » mais au contraire le fruit d'une longue réflexion tout au long de mes années de doctorat sur l'écriture.

Une Face B... pourquoi ?

Après un premier séjour en Namibie en 2009 qui aboutit à l'époque à l'écriture de mon mémoire de Master, je suis retournée une première fois sur le terrain à Opuwo de février à mai 2013. Trois semaines après mon retour en Belgique, je participais à un séminaire international de doctorants africanistes à Bordeaux, organisé par l'APAD. La consigne de présenter un chapitre de thèse et non d'en brosser le plan m'amena, à ce stade précoce de ma recherche, à proposer une réflexion sur la manière dont les événements du terrain et la personnalité du chercheur en lien avec ceux-ci chamboulaient parfois drastiquement le cours de la recherche. Je disais donc mes difficultés passées et la manière dont cela m'avait amenée à me confiner temporairement dans la maison que je partageais avec les femmes au lieu de suivre le planning que j'avais prévu, et, par conséquent, à tourner ailleurs et autrement mon regard.

L'accueil qui fut réservé à ce texte fut très partagé. Dans un chapitre d'ouvrage rédigé par la suite, j'ai d'ailleurs repris ces diverses réactions afin de déceler les arguments soulevés et y répondre à mon tour de manière plus complète car nourrie de lectures diverses (Carmon, 2015). C'est ainsi que j'ai décelé deux types de critiques : l'un qui portait sur le principe de parler de l'intimité du chercheur/de la recherche – ce qui n'est pas le point pertinent pour cette face B – et l'autre sur le ton de mes phrases, jugé trop littéraire, au point de n'être pas « scientifique ». A ce sujet, je disais, quelques temps après, dans mon chapitre d'ouvrage collectif :

« Le fait de privilégier l'humanité de l'anthropologie à sa science, tout en insistant sur la rigueur indispensable pour faire une science humaine, m'incline à tenter, par l'écriture, de transmettre l'impalpable de ces vécus non seulement dans le contenu réflexif, mais également par une forme d'écriture que je qualifierais d'émotionnelle, car destinée à transmettre des émotions¹. (...) Pour ce faire, comme Ricœur vantait la puissance de la métaphore et du

¹ J'insiste sur la démarche consciente d'adopter une écriture pour transmettre des émotions en tant que

discours poétique (Ricoeur, 1983 : 11), comme Mbembe revendiquait une écriture qui ébranle le lecteur (Pouchepadass, 2003) et à la suite de Laplantine qui préconisait « d'ouvrir des passages, de tenter de confronter des langages qui s'ignorent, des champs de la connaissance qui ne se fréquentent pas [...] » (Laplantine, 2005, p. 60) dans sa volonté d'abolir le dualisme de « la distinction classique et contemporaine entre le discours scientifique et le discours littéraire [qui] est commandée par la séparation (toute platonicienne) de la connaissance et de l'art » (Laplantine, 2005, p. 50), on peut considérer qu'une écriture qui serait « émotionnelle » grâce à certains dispositifs littéraires et/ou poétiques représenterait une ressource supplémentaire d'expression. Toutefois, (...) [quel que soit le style d'écriture emprunté (littéraire, « écriture émotionnelle » ou autre), il importerait que celui-ci soit toujours au service du propos (rendre le vécu de l'expérience, veiller à éviter l'objectivation de la subjectivité, transmettre « puissamment » (Ricoeur, 1983, p. 11)] le message, etc.), et non l'inverse (tentation d'une esthétisation « gratuite »). »

(Carmon, 2015, p. 18-19)

Ce que je préconisais là pour un discours réflexif sur l'intimité du chercheur en situation de recherche m'a inévitablement amenée à envisager un même recours à certaines formes littéraires pour parler du terrain – d'autant plus, bien entendu, lorsque le propos ethnographique porte, comme c'est le cas de ma thèse, sur l'intimité des vécus des acteurs de terrain.

Proposition

Quand il a été question d'entamer la rédaction du corps de ma thèse, mon esprit avait été nourri par ces réflexions épistémologiques durant déjà quelques années. On pourrait même dire que j'ai été un peu obnubilée par ces questions durant mes années de doctorat financées par ma bourse FNRS, au point d'avoir surtout rédigé sur la question et de me trouver après trois ans et demi de thèse et la fin de mon contrat avec à peine une trentaine de pages sur mon sujet de fond... Néanmoins, je sentais (fort heureusement) avoir gagné en maturité grâce à ce parcours, malgré les quelques détours qu'il avait pris. J'avais donc envie d'écrire une thèse qui reflèterait cette itération intellectuelle.

Intentions

J'en suis alors retournée aux racines de ma passion pour l'anthropologie. J'ai en effet la faiblesse de croire qu'elle peut jouer un rôle dans la pacification des relations humaines, dès lors qu'elle permet une meilleure compréhension de ceux que l'on construit comme « autres ». Mais cette noble cause n'avait de sens, dans mon cœur sans doute un rien romantique, que si elle n'était pas limitée à un public restreint de scientifiques experts et, pour le coup, parfois plus à même que moi d'analyser en profondeur des questions sociales. Je cherchais au contraire à parler (aussi) à « tout le monde », y compris ceux qui ne seraient pas outillés par leur formation pour la parole

processus de connaissance comme un autre, et non une écriture qui serait « sous l'emprise » des émotions, ce qui irait à l'encontre de l'exigence de rigueur en matière de réflexivité du chercheur.

dite « savante ». Inspirée par les réalisations de l'anthropologie audiovisuelle et leur plus grande accessibilité, sans doute, par rapport à une monographie, j'ai cherché à écrire une thèse qui décalerait les lecteurs par une écriture faisant appel à l'intime des émotions. Un texte qui les imbiberait, les téléporterait quelques instants comme pourrait le faire l'immersion audiovisuelle. J'ai donc cherché une écriture à même de partager la moiteur poisseuse des pluies d'été, les tourments dont certains m'ont fait part et leur énergie vitale qui s'est mêlée à la mienne durant ces onze mois. Une écriture à même de partager la chaleur du sang et le glacé des peurs, quitte à rompre avec l'ambition d'avoir une apparence de sciences et assumer pleinement de livrer ni plus ni moins qu'une interprétation personnelle – mais rigoureusement (je fais bien entendu référence à la « rigueur du qualitatif » d' Olivier de Sardan, 2004) informée (cf. la « familiarité informée » de 2019) – du *vivant* dont j'ai été la témoin.

Mais alors... Pourquoi une Face A ?

A la lecture de la force de ma conviction, les lecteurs pourraient se demander pourquoi ne pas avoir plongé corps et âme dans l'écriture d'une Face B complète, qui ferait office d'unique thèse à défendre.

Je dois avouer modestement que c'est une insécurité liée à mon immaturité dans la profession qui m'a incitée² à ne pas « tout miser » sur une thèse en forme de Face B. Sachant que, emportée par ma créativité, mon enthousiasme et/ou la sincérité de mon engagement, je dois parfois me freiner pour ne pas risquer de brûler des étapes, après un semestre de cette expérience d'écriture j'ai réévalué ma stratégie. Pragmatiquement, le temps me manquait déjà car j'avais dépassé à ce moment-là de plus de dix mois mon contrat et ne disposais déjà plus de financements. Or, ce style d'écriture était relativement chronophage dès lors qu'il m'était tout à fait nouveau. Par ailleurs, du point de vue de mes principes, je ne me sentais pas la légitimité (ni, sans doute, l'assurance) d'affirmer quoi que ce soit. N'écrire une thèse que sous ce format m'apparaissait comme un rien trop assertif par rapport à mon degré de certitude quant à la valeur de ce type particulier d'écriture – quoique je n'aie aucun doute sur la valeur des principes exposés, notamment, par Laplantine et qui m'ont poussée à m'y essayer. J'avais dans le noir et aimais tenter d'y allumer une flamme, mais je n'étais pas tout à fait certaine de parvenir à éclairer mon chemin et éviter les voies de garage, car je ne disposais que de la maigre allumette de l'expérimentation en train de se faire pour me diriger.

Concrètement, je savais donc que je courais le risque de travailler 12 à 18 mois supplémentaires sur un écrit qui ne me permettrait peut-être pas d'obtenir le grade pour lequel j'effectuais cette rédaction et qui

² Bien entendu, cette décision a résulté de nombreuses discussions avec mon directeur de thèse Pierre-Joseph Laurent et les autres membres du Laboratoire d'Anthropologie Prospective dont j'ai l'honneur et le plaisir de faire partie.

reflèterait mes recherches. C'est pourquoi j'ai décidé de faire primer la voie de la sagesse sur celle de l'audace et j'ai entamé, plus d'un an après la fin de mon contrat de thèse, la rédaction de ce qui est aujourd'hui ma Face A.

Encart 1 – Mais alors... Pourquoi une Face A ?

Il est important de bien saisir que je n'ai nullement la prétention d'apporter quelque solution que ce soit à un problème ou à une faille que je remarquerais. Si je partage cette réflexion, ce n'est qu'en tant qu'expérience scientifique d'écriture, que j'ai expressément laissée sous sa forme « inachevée » (j'y montre les échafaudages d'écriture) pour montrer qu'il tient « et si... » et non de l'« eurêka ».

Méthode d'écriture

Fascinée par la capacité de l'anthropologie audiovisuelle à dire sans commenter, je me suis demandé s'il n'était pas possible d'effectuer avec des mots – je n'ai en effet pas les compétences d'un réalisateur – un résultat similaire à celui obtenu par l'audiovisuel. En quelques sortes, mon ambition était de créer un texte qui éveillerait les sens des lecteurs, imprimerait leurs corps plus encore qu'il n'appellerait leur raison. Un texte qui serait constitué de *rushes* et de *réalisation*, mais aurait le potentiel d'immersion, de suscitation de l'imagination, sans doute, et de transmission de la familiarité informée. Un texte qui, par son rythme et son ton, rappellerait qu'il s'agit de « vraies vies » et non de données. Qui rappellerait également que l'expérience ethnographique n'arrive pas aux oreilles de l'anthropologue sous forme de chapitres (« durant le premier mois, j'ai vécu « le rapport à l'espace-temps » ; ensuite, durant deux semaines, c'est « la famille » qui est apparue ») mais comme un tout embrouillé que l'ethnographe a cherché à organiser de manière structurée pour rendre compte de son interprétation et analyse. Que la vie n'est ni expliquée, ni décortiquée, ni analysée ni refroidie quand elle bouscule l'ethnographe qui se force à devenir éponge. Que tout est une masse englobante, étouffante parfois, impalpable toujours, mais aussi voluptueuse, tantôt angoissante, tantôt enrichissante.

C'est dans cet état d'esprit que je me suis essayée à cet exercice. Le texte produit, comme le documentaire ethnographique, résulterait d'une sélection de passages, de la composition et recomposition d'un « scénario », par une mise en ordre, voire même une mise en scène de fragments de vies, quoique toujours *a posteriori* d'un véritable travail d'enquête et avec comme objectif non pas l'esthétisme ou l'exotisme, mais bien la transmission d'une familiarité informée.

Croire ce que l'on voit... pas ce qu'on lit.

Une problématique semble plus saillante pour le cas de l'écrit ethnographique sous forme littéraire qu'elle ne l'est pour l'audiovisuel. La confiance que prête au film l'individu post-moderne bercé par les technologies du visuel est potentiellement plus importante que celle accordée à un texte à connotation littéraire. D'un côté, on retrouve

une production qui implique la captation de son et d'images, ce qui produit des indices de véracité car on voit que les sons sortent des bouches et que les gestes sont produits par des corps qui ne sont pas (visiblement) articulés par le chercheur. De l'autre, seuls les mots portent le propos, or ceux-ci ne nécessitent qu'un auteur³ pour être écrits.

On pourrait ainsi croire que les personnes vues dans un documentaire ethnographique sont des personnes tandis que celles dont un auteur relaterait dans une libre organisation de son propos des fragments de vie seraient des personnages. Toutefois, comme le relève Olivier de Sardan (2016), les individus filmés sur un documentaire *jouent* un personnage du simple fait de leur prise de conscience de la caméra, tout comme les personnes de mon texte littéraire peuvent n'être considérées que comme des personnages à qui seule ma plume donnerait vie... Dès lors, un même contre-argument prévaut : si les acteurs du film ethnographique jouent *leur propre rôle*, autant que mes compétences rédactionnelles le permettent, les « personnages » de mon texte prennent la peau et les mots⁴ (!) de ces personnes, rencontrées en outre dans un contexte de recherche avec toute la méthode qui lui est propre (immersion, observation participante, interviews non-directives ou semi-directives, prise de notes, analyses, lectures, écriture...).

Par contre, il est évident que la finesse de la description sera particulièrement nécessaire pour réussir cet ancrage dans la réalité que fut l'ethnographie et casser l'illusion d'une fiction qui résulterait de l'imagination.

Encart 2 – Croire ce que l'on voit... pas ce qu'on lit.

Parmi les libertés que je me suis permises dans le texte en construction que je propose ci-dessous comme illustration de la démarche, j'ai cherché à traduire des ambiances, quitte à avoir recours à des métaphores, de simples mots, des évocations. Comme le fait un film qui colle côte à côte diverses scènes sans toujours en respecter la chronologie, j'ai parfois mis dans une même journée des événements qui se sont déroulés à quelques jours ou semaines d'intervalle. J'ai écrit sous forme de pensées ce qui m'a été dit dans des interviews ou qui a été l'objet d'une discussion ou d'un événement dont j'ai été témoin. J'ai éventuellement recomposé en un seul dialogue

³ Je reviendrai par la suite sur l'idée du « pacte ethnographique » qui constitue clairement la barrière ultime aux dérives possibles du type de texte auquel je m'essaye.

⁴ Les lecteurs verront que dans mon texte, je me permets parfois d'exprimer les pensées des personnes. Bien entendu, je n'étais pas dans la tête de mes interlocuteurs de terrain, mais je me suis donné pour consigne de ne jamais mettre, sous forme de pensée ou de dialogue, quoique ce soit qui ne m'aurait pas été explicitement exprimé. Les « pensées » des personnes ont donc été prononcées telles quelles (ou au plus proche de leur traduction) lors d'interviews, plus ou moins formelles selon le contexte.

diverses discussions sur un même sujet. J'ai eu recours à des flash-back, et je ne rappelle pas à chaque instant la présence de mon œil regardant – donc je ne dis pas « je constate que Lucia se lève » mais tout simplement « Lucia se lève ». Ce type de moyens me permet de m'effacer un peu du terrain par un artifice similaire à celui du caméraman que l'on « oublie » pour recevoir ce qu'il montre. Toutefois, je ne veux pas être oubliée totalement, ni avant ni après la lecture de ce texte, car je frôlerais le mensonge : les données sont bel et bien le fruit de mes recherches, de mes interprétations de ce que j'ai vécu, de ce qui m'a été dit à moi et non à quelqu'un d'autre. Et les analyses a posteriori sont également les miennes, nourries par mes lectures. C'est pourquoi certains passages, cette fois à la première personne du singulier, rappellent régulièrement ma présence.

Une écriture littéraire... mais une intention ethnographique

J'ai bien conscience que les « libertés » que je me suis autorisée peuvent faire penser à une intrigue littéraire ou à un roman. En réalité, le texte que je soumetts à la critique des lecteurs se veut préserver l'intention ethnographique, en considérant la tâche de l'ethnographe comme une traduction d'expérience : celle de ceux que l'ethnographe a côtoyés sur le terrain (car s'il ne racontait que sa propre expérience sur le terrain son écrit ne serait qu'un récit de voyage) qu'il ne peut refléter que par le prisme déformant de la sienne. Or la littéralité de cette traduction m'est impossible : je n'étais pas mes interlocuteurs de terrain, j'étais *avec* eux. C'est pourquoi user d'une forme littéraire, quitte à prendre quelques libertés maîtrisées avec le « texte » de départ (le vécu « réel » de mes interlocuteurs locaux, s'il était possible de le connaître, ce à quoi je ne prétends pas), équivaut, à mon sens, à assumer cette impossibilité d'accès à la littéralité et à ne pas chercher à en masquer l'ancrage humain. Autrement dit, cela revient à jouer mon rôle de traductrice qui, à défaut d'un pied, a eu quelques orteils solidement ancrés dans ce monde que je décris, mais n'a pu le lire et le comprendre qu'à travers un corps génétiquement ancré dans le monde dont j'use une des langues et les codes dans cet écrit.

En définitive, j'expérimente par ce texte une sorte d'« anthropologie/ethnographie visuelle » qui aurait recours aux mots pour transmettre des images. D'ailleurs, plus encore que les images, ce sont tous les sens des lecteurs que j'espère mettre en éveil grâce à ce style d'écriture, quoique par le média du texte. En ce sens, je pense que ce qui décrirait le mieux l'écriture à laquelle je me suis essayée, est la réalisation d'une « anthropologie/ethnographie sensorielle par évocation ».

Précautions : le pacte ethnographique

Afin d'éviter les écueils de la traduction littéraire qui perdrait son intention de traduction pour passer dans celle de la fiction, je me suis fixé quelques balises personnelles.

Premièrement, les « personnages » sont des personnes réelles dont j'ai simplement anonymisé le prénom. Mais ce que je dis d'elles correspond à ce qu'elles-mêmes m'ont

dit d'elles, ou ce que j'ai observé.

Bien plus, je ne me suis évidemment pas autorisée à déformer les propos de mes interlocuteurs de terrain. Au contraire, tous les mots que je me permets de leur mettre en bouche ou en pensées dans le texte qui suit, sont ceux qu'ils ont réellement prononcés. Je ne peux prétendre au mot-à-mot sur toutes les phrases, bien entendu, car, comme tout ethnologue, je me permets parfois de rapporter par écrit une conversation après que celle-ci ait eu lieu et non au moment-même. Mais j'ai réalisé et enregistré de nombreuses interviews et ai souvent noté des phrases qui me semblaient emblématiques d'une manière de penser, et que j'écris en anglais dans le texte, afin de ne pas les déformer. Enfin, tout mon propos répond aux exigences du « pacte ethnographique » dont parle Olivier de Sardan (2016) à propos du film ethnographique.

Cette évocation du pacte ethnographique répond à une question importante : comment employer une écriture que j'ai appelée en 2015 « émotionnelle » (Carmon, 2015), sans craindre de « tomber » dans la littérature⁵ (si tant est qu'il soit permis d'employer la notion de chute pour un art auquel je n'oserais prétendre) ? Les travaux de Jean-Pierre Olivier de Sardan sur la rigueur du qualitatif (Olivier de Sardan, 2004 ; 2008) nous donnent le fil pour tisser une réponse à cette question essentielle. Dans son texte, l'auteur rappelle que l'anthropologie et les sciences humaines se situent dans un registre de l'approximation, donc de la plausibilité, et non dans celui de la falsification des sciences de la nature ou des sciences physiques (Olivier de Sardan, 2004, p. 39-40). Face à la spécificité de l'épistémologie de l'anthropologie fondée sur l'enquête de terrain, Olivier de Sardan exhorte donc les chercheurs à un regain de vigilance (empirique, sur le terrain, et logique, dans les réflexions *a posteriori*). Néanmoins, il semble chercher à compenser l'imprécision de l'anthropologie comme une faiblesse à atténuer. Or, dans l'esprit de Laplantine, je serais davantage encline à la considérer comme une force permettant une plus grande marge de manœuvre pour rendre compte de la Vie dont l'anthropologue est le témoin : non en la décortiquant dans un texte à froid, mais en réchauffant le texte lui-même par ce rythme vital.

Ce serait dès lors la plausibilité qui justifierait l'emploi d'une écriture aussi mouvante que le registre de cette science. Cela n'empêche que le travail anthropologique ne poursuit pas les mêmes objectifs que la littérature, et que les balises formulées par Olivier de Sardan devraient permettre d'exploiter tout l'intérêt de la spécificité ethnologique, quelle que soit l'écriture adoptée, tout en répondant à son objectif, à savoir « rendre familiers et compréhensibles les sujets de notre enquête, qu'ils soient culturellement proches ou lointains » (Olivier de Sardan, 2004, p. 44). Parmi ces balises, la rigueur et le pacte ethnographique font office de piliers. Dès lors, il convient de retourner la question pour savoir si mon utilisation d'une forme plus littéraire d'écriture des données serait compatible avec ces exigences.

⁵ Grâce à la réflexion de Laplantine, je questionnerai par la suite cette séparation qui semble ici obligatoire entre « littérature » et « ethnographie » pour pouvoir faire science (cf. *Infra*).

Premièrement, la rigueur empirique, c'est-à-dire l'obtention de données de qualité et leur maîtrise, sera assurée, selon Olivier de Sardan, grâce à un travail de terrain bien mené. Les nombreux mois passés avec les personnes dont je compte relater des bribes de vie me convainquent que, quelle que soit l'écriture employée pour rendre compte de mes données, ma base empirique est suffisamment solide pour correspondre aux exigences exprimées par Olivier de Sardan. Comme tout anthropologue, j'obtiens cette qualité de données grâce à la combinaison de séjours de relativement longue durée dans la plus grande intimité des gens et du maintien à tout instant du regard anthropologique, c'est-à-dire porté par la volonté de saisir l'invisible de la « familiarité informée » (Laurent, 2019). Au lieu donc de desservir cette rigueur empirique, une écriture littéraire pourrait constituer un atout pour exprimer cette subtilité du regard et du corps habitués.

Ensuite, Olivier de Sardan remarque que l'épistémologie de l'anthropologie comporte une part de morale (Olivier de Sardan, 2004, p. 44-46) selon laquelle le chercheur ne falsifie pas ses données par commodité. J'ajouterais également qu'il lui incombe de maintenir constamment un regard réflexif sur sa posture afin de clarifier les éventuelles sources de biais inconscients. Une fois de plus, le style d'écriture ne devrait interférer dans ce respect de l'épistémologie morale nécessaire à la production d'un écrit anthropologique.

Enfin, le pacte ethnographique est, selon Olivier de Sardan, une condition *sine qua non* à la création d'un écrit – ou d'un document audiovisuel ! – anthropologique. Il s'agit du pacte tacite où l'anthropologue « promet » au public ou aux lecteurs : « ce que je vous décris est réellement arrivé, les propos que je vous rapporte ont réellement été tenus, le réel dont je vous parle n'est pas un réel de fiction, ni le produit de mes fantasmes... » (Olivier de Sardan, 2004, p. 47). Si le pacte réaliste est ce qui différencie le documentaire du film de fiction malgré de grandes similitudes techniques (Olivier de Sardan, 2016) et, à son tour, le pacte ethnographique ce qui distingue le film ethnographique en tant que forme particulière de documentaire, ne pourrait-on dire que c'est le pacte ethnographique qui sépare l'écrit sous forme littéraire qui relève de la littérature (et donc, au moins partiellement, de la fiction ou de l'autobiographie) de celui qui tient de l'ethnographie ?

C'est en tous cas dans cet esprit que je sou mets aux lecteurs cette proposition d'écriture ethnographique sous une forme plus littéraire, dans l'idée de profiter des atouts de la forme du texte qui joue et vit, pour transmettre au lecteur toute la subtilité des ambiances telles que l'on peut les retrouver dans certains films ethnographiques. En quelques sortes, dans l'esprit de Laplantine, j'ai souhaité expérimenter une écriture fondée sur le sensible singulier qui ne serait plus envisagé, à la manière aristotélécienne, comme frein ou handicap à l'intelligibilité (Laplantine, 2005, p. 94).

Inspiration et aspirations

Ma tentative de réaliser une « ethnographie sensorielle par évocation » pour produire un texte qui jouerait son rôle de « traduction » a, je l'ai évoqué, été renforcée

par ma lecture de l'ouvrage « *Le social et le sensible* » (Laplantine, 2005). Je n'ai donc certainement aucune prétention quant à cette proposition, mais souhaite ici dévoiler divers aspects de mes inspirations... et aspirations.

Premièrement, nul doute que je me suis autorisée, dans mon texte, à faire la part belle aux images, quoique par le média de la lecture et non celui de la (télé)vision. Ce que dit Laplantine de la séparation des genres entre littérature et sciences m'a fortement influencée dans cette liberté que je me suis permise de prendre.

« (...) Nous avons été (dé)formés dans cette idée que la plus grande qualité du savant est le détachement. (...) Bien sûr, nous entendons dire ici et là que cet idéal ascétique de scientificité à l'état pur, autosuffisante et autolégitime est essoufflé, qu'il ne concerne plus qu'un scientisme devenu aujourd'hui de plus en plus défensif et limité, dont on reconnaît qu'il n'est pas la science, mais sa contrefaçon, sa caricature. Néanmoins un principe d'étanchéité continue à imposer une séparation absolue des genres. L'écrivain partirait des images, alors que le savant, lui, affirmerait la nécessité de la subordination (Platon) aux idées. Ce serait à partir des images, ou plus exactement dans le langage de l'imaginaire, que le premier entendrait peindre la réalité, alors que ce serait au nom du concept que le second chercherait à rompre avec la fiction. »

(Laplantine, 2005, p. 48)

Ensuite, convaincue de l'intérêt de se déplacer « (...) vers un horizon de connaissances qui n'est plus celui d'une anthropologie du signe ou de la structure, mais du rythme (...) » (Laplantine, 2005, p. 12), j'ai été encouragée à *ne pas* proposer un texte « structuré » en diverses thématiques – ce qui, certes, serait plus lisible immédiatement, mais figerait dans le *topos* (« l'endroit, l'emplacement de celui qui reste en place, ou alors ne fait que se déplacer à l'intérieur d'un espace stable et défini » (Laplantine, 2005, p. 42)) ce qui relève en réalité du *choros* (« l'espace, mais plus précisément l'intervalle supposant non seulement la mobilité spatiale mais la transformation dans le temps » (Laplantine, 2005, p. 42)). J'ai plutôt tenté de *montrer* l'intime *en train de se faire* au lieu de *parler* de lui, de le décrire. C'est dans cet esprit que je me suis autorisée à recomposer le temps par des bribes de passé, afin de le montrer en train de se dérouler. J'ai estimé que le récit dans son format littéraire – quoique dans son intention ethnographique cadrée par le balisage dont j'ai parlé plus tôt (avec le pacte ethnographique et la rigueur du qualitatif, notamment) – facilitait, par son absence apparente de structure, la réanimation du mouvement et du rythme.

En effet, cette forme plus littéraire répète plusieurs fois des éléments qui, dans l'analyse, auraient fait l'objet d'un unique chapitre ou paragraphe. Or, en relisant l'ouvrage de Laplantine afin de chercher une réponse à cette question de structure qui m'effrayait de plus en plus pour tenir un propos ethnographique, je me suis rendu compte que cette répétition sous différentes formes pouvait présenter un réel atout :

« Les significations de ce que nous recherchons peuvent rarement apparaître (...) dans un contenu discontinu, défini et déterminé (le caractère généralisant du concept), mais dans les manières chaque fois différentes de signifier (...). »

(Laplantine, 2005, p. 94-95)

En troisième lieu, riche de mes nombreuses réflexions sur l'intimité du chercheur

et la nécessité de ne pas la croire inexistante ou sans effets sur le résultat final (pour lire plus en détails mes réflexions sur la subjectivité du chercheur, voir Carmon, 2015), j'ai désiré ramener ma subjectivité sans la séparer, quoiqu'en la cadrant en certains passages, lorsque je parlais du point de vue de mon propre « personnage ». Je jugeais qu'en faisant cela, j'évitais l'écueil également noté par Laplantine :

« L'élaboration des règles de la méthode (...) est clairement fondée sur l'élimination de la subjectivité. (...) Le sujet qui écrit un ouvrage ou un article scientifique devrait être absent de ce qu'il écrit. (...) C'est ce qui devrait être éliminé ou alors rejeté dans des textes séparés, publiés par exemple sous un pseudonyme. Cela viendrait contaminer l'objectivité (...). Congédier une partie de soi ou la séparer scrupuleusement, éliminer du texte savant tout ce qui est vagabondage, tâtonnement, hésitation, effroi devant le risque de la contamination dont il vient d'être question, c'est ce à quoi nous conduit la semi-modernité. Elle nous contraint à des « productions » séparées, elle nous pousse à haïr une partie de nous-mêmes, elle nous force à mener une double vie. »

(Laplantine, 2005, p. 46)

C'est pourquoi j'ai introduit mon « personnage »⁶ comme l'un parmi d'autres, me distinguant uniquement par l'emploi de la première personne du singulier. J'espère être ainsi parvenue à montrer que je n'étais qu'une subjectivité en présence de subjectivités, qu'une présence parmi d'autres et rappeler par-là que ma matière et mon énergie avaient autant contribué au résultat final que celles des autres. Par contre, je n'ai pas cherché à me cacher, c'est pourquoi j'ai employé la première personne du singulier pour ces passages, pour ne pas laisser naître l'illusion ou la distraction qui consisterait à croire que le narrateur est un observateur objectif de la situation humaine qu'est le terrain ethnographique. Au contraire, j'espère avoir ce faisant mis en évidence la différence majeure entre mes interlocuteurs de terrain et moi, à savoir mon intention ethnographique, sans pour autant prétendre avoir un rôle hors de la subjectivité – ou devrais-je dire hors de l'humanité ? – qui est bien entendu illusoire.

« Pourquoi (...) faudrait-il engager un plaidoyer pour l'objectivité contre la subjectivité ou au contraire pour la subjectivité contre l'objectivité ? Cette dernière se construit *avec* et *par* le sujet, *dans* le langage. Toute scientificité est humaine, et donc anthropologique et non théologique. »

(Laplantine, 2005, p. 63)

Pour conclure, le texte proposé ci-dessous a été rédigé dans une perspective de la description ethnographique comme « méthode de l'infiniment petit » (Laplantine, 2005, p. 90) :

« (...) la description ethnographique, qui est la méthode de l'infiniment petit (...), demande non seulement une acuité du regard, mais une mise en éveil de tous les sens. Pour cela, il ne

⁶ Je parle de « personnage » non pour signifier qu'il s'agirait du fruit de mon imagination, mais simplement parce que j'estime qu'il y a création d'un « personnage » dès lors que je serais bien en peine de décrire toute la personne que je suis dans un texte, et que le résultat de la sélection de passages et du travail de « réalisation » dont cet écrit résulte ne peut que refléter une partie de la personne que je suis, donc de faire de moi un personnage « qui joue son propre rôle », comme le disait Olivier de Sardan (2016) des « acteurs » du documentaire ethnographique. Et ce, malgré ma volonté de servir un propos ethnographique et/ou réflexif, pour les passages qui me concernent.

faut pas tant éclairer, qu'alléger en dégageant nos perceptions d'une chape rhétorique de commentaires, de gloses, de paraphrases. Dans cette observation, ce n'est pas le résultat qui doit nous préoccuper, mais le processus, l'esquisse, le geste, l'énergie du tracer consistant à raturer, à se tromper, (...). Ce que nous préconisons ici ne consiste pas à saisir, à s'emparer, à prendre, mais plutôt à se déprendre, à se déshabituer, à surprendre, à ne pas résister, à s'étonner. »

(Laplantine, 2005, p. 90)

Avertissement : chantier en cours

Avant de donner aux lecteurs les clés du chantier en cours, je me dois de l'avertir du statut de ce qu'ils vont lire. Loin d'être un travail abouti, comme je l'ai expliqué, ce que je propose est une manière d'écrire, un premier exercice d'application de quelques grands principes inspirés, notamment, des propositions de Laplantine. C'est pourquoi je n'ai pas souhaité « lisser » le texte proposé en supprimant les points inachevés ou en terminant à la va-vite certains passages, ce qui lui aurait donné des allures de texte court mais fini.

Au contraire, j'ai préféré laisser apparentes les poutres ethnographiques qui me servent de structure lors de l'écriture. J'ai ainsi laissé écrite sous forme de liste la trame générale de mon propos, ce qui devait constituer le fil rouge de tout le texte. Plus précisément encore, j'ai laissé délibérément, pour les sections qui avaient déjà été travaillées mais n'avaient pas encore été rédigées, les références aux passages de mes carnets de notes et interviews qui allaient guider l'écriture de ces passages.

J'espère que la démonstration de ce « gros œuvre » du texte illustrera d'autant plus clairement la « rigueur du qualitatif » et le « pacte ethnographique » auxquels je m'engage au moyen d'une écriture littéraire.

Encart 3 – Avertissement : chantier en cours

Poépistémologie : L'ethnographie comme une bulle

La bulle, pour exister, prend l'infini de l'air
Puis tente de le cerner par sa propre finitude.
La bulle la plus forte n'est pas la plus épaisse
Mais la plus élastique.
C'est bien la prétention à être la plus grosse
Qui constitue pour elle sa grande fragilité.

Trop vouloir englober et elle disparaît.
Une contenance trop faible, l'immensité la perd.
Une surface trop fine, voilà qu'elle ne dure pas.
Une étendue trop dense et d'un niveau elle baisse.
Si l'on tente de la prendre, elle nous échappe et fuit.
Parfois, elle se détruit.
Si d'aventure, un jour, elle épouse la peau,
Ce n'est que par surprise.

Aussitôt qu'elle nous touche, nos gestes deviennent lents.
Ils gagnent alors en grâce et en mille précautions.
Elle nous permet enfin de l'observer un peu.
Puis dès que le regard en perce la paroi,
Son contenu, à nouveau, se dissipe dans le tout
Qu'elle était parvenue à mettre sous sa cloche.

Le texte ethnographique partage avec la bulle
La quête de captation de ce qui est plus vaste
Que sa circonférence.
S'il lâche l'intention de la neutralité
Et emprunte à la bulle sa paroi colorée,
Un peu de sa souplesse, son relief délicat,
Et rappelle plus que tout l'immense vivacité
Qu'habite cette illusion d'une sphère figée,
Inspiré de la bulle, lui aussi volera
Sans frôler les excès.

OPUWO DEAMBULE

• HELENE/ILENA •

*Jaune de gris
118 Battements minute
Perles de sueur ou cristaux de larmes
Trou d'air*

[23 Février 2013] Quelle chute lorsque l'écran de l'avion à destination de Johannesburg où je dois faire escale indique que l'on frôle le Kaokoland⁷ et Windhoek. Mensonger, ce dessin de géographe satellitaire croit que je survole ces terres alors que j'y plonge dans un crash de souvenirs⁸ pour certains douloureux et pour d'autres joyeux. Plus que la réjouissance, une sourde douleur navigue dans mes veines : une mue involontaire qui déchire ma peau de jeune femme belge pour adopter cette autre d'une baroudeuse que je ne suis pas, emprisonnant sa peur dans un paquet de sourires, de courage et de crème solaire. Pour donner le change, c'est d'une autre prestance dont je couvre mon corps : mon langage se transforme, ma démarche ralentit, je me flegmatise... Quelques heures plus tard, j'arrive épuisée à l'aéroport de Windhoek. Désormais transmuée, c'est une vague au doux et pluvieux goût de nostalgie qui m'envahit soudain. Voir Ronald me réjouit, même si je n'ai plus grand chose à lui dire après ces trois années d'absence. Je téléphone à Willem et reconnais sa voix. J'entends « ma » musique⁹, retrouve « mes » odeurs, renoue avec « mes » gens... et la peau qui plus tôt me semblait étrangère revêt dès lors pour moi les traits du familier¹⁰. C'est bien une autre moi que je retrouve ici, plus forte et plus coriace, les sens plus affûtés et le cerveau en vrille tant ils emmagasinent des détails innocents. J'ai le pas solide, me voilà de retour.¹¹

*Vert passé
Déferlante musicale
Mer de mots derrière les dents, lèvres closes, j'irradie en silence.*

⁷ Référence vers une note de fin sur la géographie de la zone d'Opuwo, et ajouter une fiche descriptive du pays.

⁸ J'ai effectué plusieurs séjours ethnographiques à Opuwo. Le premier fut en 2009, et dura 4 mois. Ensuite, je suis allée de février à mai 2013, puis en septembre 2013 et de novembre 2013 à janvier 2014, pour une durée totale d'un peu plus de onze mois.

⁹ Référence vers une note de fin sur la musique « oviritje ».

¹⁰ A propos de la « familiarité informée » à laquelle tente d'arriver l'ethnographe, lire Laurent (2019)

¹¹ Ce texte a été écrit quasiment tel quel dans mon journal de bord le 23 février 2013.

Oh ! Des babouins !

[25 Février 2013] Voilà deux jours que j'ai écrit ces quelques lignes que je relis en attendant Ronald. Il m'a promis une visite de la ville où il a emménagé depuis quelques temps, après avoir été transféré d'Okanguati à la zone aéroportuaire de la capitale. Je suis toujours abasourdie de constater comme les policiers namibiens sont susceptibles de changer d'environnement selon leur affectation. Entre Okanguati, le village minuscule du fin fond de la région Kunene où il vivait et travaillait lors de mon premier séjour en 2009 et la capitale asphaltée et flambant neuve – en tous cas pour les rues que je traverse en tant que Blanche étrangère, évidemment, je ne parle pas des quartiers où vit la majorité de la population noire –, c'est un monde de différence à mes yeux de novice. Mais au fond, cette Windhoek que je vis tient probablement plus du mirage que de la réalité pour Ronald : comment profiter de la profusion de légumes et fruits frais des supermarchés gigantesques quand un demi oignon dans le plat de viande est un excès de gourmandise ? Pourquoi flâner devant les luxuriantes boutiques de décorations « typiques » si posséder une chambre à soi est déjà un grand luxe et que les seuls achats permis sont ceux qui sont utiles ? Bien sûr il y a des magasins de vêtements qui font rêver les jeunes gens de tout le pays pour leur stock impressionnant, mais seuls les plus abordables sont envisageables, et ceux-là on les retrouve dans d'autres villes moins chères. Et ce qui pour moi est un paysage rassurant car familier – les gros buildings, la profusion, les petits restaurants... – est à bien y réfléchir un obstacle contraignant pour ceux qui, comme Ronald, doivent parcourir d'autant plus de kilomètres pour atteindre le centre, éviter au possible que les yeux créent l'envie, et surtout effacer mentalement la possibilité d'un jour eux-mêmes entrer dans ces lieux-là non comme des ouvriers ou simples visiteurs, mais comme propriétaires potentiels de toutes ces beautés. Ah, voici mon ami. Je lui ai demandé de me faire visiter Windhoek non comme à une touriste, mais comme il la vit, lui. Ronald m'annonce que nous commencerons par le « Musée des traditions ». Hm... je doute que cela fasse partie de son quotidien. Mais je ne voudrais pas paraître désobligeante tandis que cet homme prend une journée entière pour m'accorder du temps, malgré que nous nous soyons rencontrés quelques jours seulement trois ans auparavant. Après les salutations de politesse¹² et les indispensables silence et attente qui leur succèdent, nous entrons dans une petite pièce circulaire au centre de laquelle une imposante vitrine, circulaire elle aussi, définit le tracé du parcours des visiteurs.

*Bleu sale
Taxidermistery
Gros malaise dans coquille de poussières*

C'est donc en tournant en rond que l'on observe, à droite comme à gauche, les

¹² Référence vers une courte note de fin qui parle des manières de montrer du respect à autrui et des règles de politesse.

reconstitutions de scènes de vies dites traditionnelles¹³ pour la première moitié de l'exposition, et des animaux empaillés pour la seconde. Ce musée me donne une impression de poussière, que ce soit celle symboliquement déposée sur les représentations exotiques et obsolètes de « la tradition »¹⁴ des différentes « tribus »¹⁵, celle grisant les objets courants de ces mêmes « tribus » qui, pourtant, ont rarement le temps de prendre la poussière dans la vie hors-vitrine, ou encore celles de la saleté des parois protectrices qui trahissent la faible fréquentation des lieux par les touristes. Je ne sais ce que Ronald ressent à ce moment, mais il me semble régner un léger malaise, comme s'il se rendait compte de l'étroitesse des « traditions » qui nous sont montrées-là par rapport à ce que lui-même appelle sa « *tradition* » en anglais, tout en étant fier que ce qui a constitué son enfance soit mis en valeur par des tissus de velours rouge, des statues en papier-mâché plus vraies que nature, des lumières synthétiques et une ambiance tamisée. Il me commente les objets tout au long du parcours : « C'est comme ça que nous faisons, traditionnellement »¹⁶. Peut-être est-il tapi dans cette complexité-là, le malaise que je perçois : associer dans une seule phrase l'indicatif présent, la première personne du pluriel et la notion de « tradition » pour cet homme qui me disait une heure plus tôt qu'il était fier de porter l'uniforme de la police, qui faisait de lui un homme beau et moderne, « *educated* »¹⁷, « sûr de chaque pied qu'il pose ». Marchant d'un pas lent dans ce large couloir pourtant très sombre, il nous faut moins de 10 minutes pour en faire le tour, accompagnés du gardien/réceptionniste qui pianote sur son téléphone mobile. Nous quittons les lieux en silence et, accentuant malgré lui ma lecture de l'ambivalence de ce qui compte à ses yeux, il se dirige vers le centre commercial climatisé de la Windhoek riche et connectée pour poursuivre la visite guidée.

*Gris lumière
D'un seul trait, absorber l'oxygène et évacuer le gaz carbonique
Corps retrouvé
Mais où ai-je mis mes lunettes de soleil, bon Dieu ?*

Son premier arrêt – oserais-je dire, « notre première chapelle » – est le magasin de téléphonie mobile, où l'on flâne désœuvrés dans un quasi-immobilisme vu la petitesse des lieux, avant de ressortir sans un mot échangé. Je maudis mon portefeuille de ne pouvoir raisonnablement jouer au Père Noël et je maudis ma connaissance de l'argent que l'on prête à la peau blanche¹⁸, pour m'avoir fait penser que ce garçon avait un

¹³ Référence vers une note de fin qui explique la récurrence de l'opposition des notions de « tradition » et de « modern life » et des imaginaires associés. Déjà parler d'oiseaux de proxémie.

¹⁴ Référence vers une note de fin qui parle de l'ombazu.

¹⁵ Référence vers une note de fin qui retrace l'histoire du Kaoko et la création des « groupes ethniques ».

¹⁶ « That's how we do it, traditionally » (Ronald, février 2013).

¹⁷ Référence vers une note de fin où je décortique la classification émique « traditional people » et « educated people » sous forme de tableau, en expliquant les deux mouvements pour s'identifier (par exclusion d'abord, puis par inclusion ensuite).

¹⁸ Référence vers une note de fin qui parle de l'image des Blancs dans la région.

instant espéré que je lui offre un téléphone mobile. Voyant que notre rythme ralentissait faute d'avoir où aller, je propose à Ronald de nous acheter quelques boissons et de nous rendre au Zoo Parc, un lieu verdoyant en plein cœur de la ville. Il accepte nonchalamment et nous marchons à cette allure jusqu'au lieu-dit, où nous nous asseyons sans grande conviction. Le silence est long, lent, lourd. A mes yeux en tous cas, que l'absence de « choses à dire » rend mal à l'aise. Mais le silence n'est pas complet, car toutes les dix minutes, environ, il est interrompu par l'une ou l'autre sonnerie tonitruante du téléphone mobile de Ronald. Lorsque, une heure trente d'herbe arrachée brin par brin plus tard, nous décidons qu'il est temps de se séparer, Ronald décide sans mot dire de m'accompagner au supermarché où je lui avais dit aller m'acheter à manger. Il me suit à deux mètres, dans chacun des rayons où je passe. Quand j'ai fini, je le vois, toujours sans un son, mettre un régime de bananes sur le tapis roulant qui contient mes courses, avant de le récupérer une fois que j'ai payé. Il s'éloigne alors, en m'adressant un petit signe de la main. Peu habituée à cette manière de faire, je ne peux m'empêcher de me sentir flouée alors que s'il m'avait ouvertement demandé de lui en offrir trois fois plus ou s'il avait montré de la gratitude, je l'aurais fait avec plaisir¹⁹.

A mon retour à l'auberge de jeunesse où j'ai pris mes habitudes depuis mon premier voyage namibien, je profite des quelques mètres cubes de piscine et d'une ambiance de jeunes expatriés pour me détendre. Je prends alors mon courage à quatre mains pour téléphoner à Willem²⁰, le cousin de Ronald qui fut en 2009 mon interprète et m'hébergea durant tout mon séjour, dont j'ai obtenu le numéro plus tôt en journée. Son enthousiasme débordant alors que je pensais qu'il se souviendrait à peine de moi m'incendie autant de bonheur que d'une étrange appréhension que je pense comprendre : tout devient réel. Le temps tourne à un orage splendide, en parfaite harmonie avec mon désordre intérieur.

*Ni bleu ni nuit
Tension, torsions, suspension
« Je hais les voyages et les explorateurs »²¹*

[28 février 2013] Je me réveille angoissée. Le grand jour c'est demain, et toujours pas de nouvelles de Willem qui m'avait dit qu'il me trouverait un moyen de transport sûr vers Opuwo, au lieu de devoir embarquer dans les taxi-brousses qui m'ont laissé un souvenir si rempli d'angoisses en 2009 : peur pour ma vie tant on m'a raconté qu'être blanche dans les quartiers pauvres de Katutura, où l'on prend ces taxis, est extrêmement dangereux – or je me souviens avoir attendu là près de deux heures la dernière fois –, mais peur pour ma vie aussi d'être coincée dans une camionnette qui contient plus de passagers que de sièges, sans compter l'absence de ceintures de

¹⁹ Carnet de notes 2-5 p.26 ; p.40 ; p.44

²⁰ Expliquer en quelques mots qui est Willem et comment je l'ai connu.

²¹ (Lévi-Strauss, 1955)

sécurité et ce que l'on m'a dit de l'alcool de certains conducteurs et de leur goût pour la vitesse. Je n'ai jamais été une aventurière, jamais ! Et je m'étais promis de ne revenir en Namibie qu'à condition de toujours me sentir hors de danger. Était-ce une illusion, car ce type de voyage est toujours risqué ? Ou est-ce le danger que je ressens qui tord la réalité ? Je ne suis plus capable de rien, vidangée plus que vidée, réduite à néant par ma panique... Je m'étais pourtant promis ! Téléphoner en Belgique ne m'est d'aucune aide : on a beau m'encourager, me rassurer, je suis seule, toute seule et je me sens vulnérable. Forcée d'agir pour ne pas sombrer, je contacte Ronald. Extrêmement patient et à l'écoute – mais pourquoi donc ai-je, hier, été blessée par cette histoire de bananes, bon sang ? – il tente de me rassurer et dépêche l'une de ses connaissances au centre-ville pour que nous allions à deux au lieu-dit « Single Quarter » en plein bidonville, où je devrai me rendre le lendemain aux lisières du jour pour attendre dans le noir de toute ma pâleur un mini-van qui se dirige vers le Nord. L'objectif de l'expédition d'aujourd'hui : rencontrer le chauffeur pour réserver ma place et pour que, d'aile en aile, je sois protégée. Car j'ai cru remarquer que si les hommes d'ici s'amuseaient très souvent à jouer aux loups pour l'étrangère esseulée, une fois qu'ils ont pour tâche de bien s'en occuper, la Blanche autrefois proie devient leur protégée. Bien sûr il peut toujours résider de la drague, parfois même quelques espoirs unilatéralement nourris. Mais en plein jour et sobres, les hommes à qui j'ai été confiée par un ami d'ami – ou plus fréquemment une famille de famille – ont toujours préféré leurs habits de remparts à ceux de prédateurs dont la rumeur locale relayée par les tristes événements du journal télévisé quotidien les affublent²². Me voici donc sillonnant les rues de Katutura dans un taxi partagé par mon ange gardien et d'autres convives temporaires. Dans mon corps tout est dur. Je serre les mâchoires, ris comme l'on cherche à retrouver son air après avoir bu la tasse, et conscientise mon souffle pour ne pas qu'il s'emballe. Pourtant tout, autour de moi, est fluide et doux. Je ne croise que des gens bons qui prennent du temps pour m'aider sans rien attendre en retour. Et même si l'on ne trouve pas le fameux chauffeur, avoir revu le lieu en pleine journée desserre un peu l'étreinte de la peur sur moi et me permet à nouveau de fondre de confiance au soleil. Je rentre à l'auberge et plie mes bagages.

[1^{er} mars 2013] Il est presque 5h du matin. Il fait noir et cela fait 20 minutes que j'attends le taxi sensé m'emmener à Katutura où je prendrai le mini-van. Lassée de cette attente et inquiète d'arriver encore à l'heure, j'appelle le conducteur de taxi et m'efforce de lui parler en otjiherero. Mes mots trébuchant le font éclater de rire et il me promet d'être là « *now now now now* »²³... durée que j'évalue avec justesse à une bonne dizaine de minutes. Une fois installée dans son carrosse, après quelques détours il m'emmène à bon port et je pose enfin mes sacs dans la remorque du mini-van et ma fatigue sur le plastique de l'un des sièges. Je ne peux m'empêcher de

²² Référence vers une note de fin sur la violence au masculin et les « *passion killings* ».

²³ Dans le langage courant en Namibie, plus on veut exprimer une courte durée plus on ajoute de « *now* » les uns après les autres. La formule la plus classique est « *now now* ». Ainsi, il peut arriver que, dans une conversation, quelqu'un demande : « *Are you coming now or now now ?* » (« Tu viens maintenant ou maintenant maintenant ? »)

remarquer que le véhicule est dans un bien meilleur état que ce qu'ils étaient en 2009, et que chaque siège a désormais sa propre ceinture de sécurité – bien que certaines paraissent inutilisées depuis longtemps, comme fossilisées par la poussière qui les rend rigides. Commence l'attente, avec la radio tonitruante, le sommeil qui alourdit mes épaules, une irrésistible envie d'aller aux toilettes et la réticence à le signaler. Peu à peu les corps s'ajoutent et se collent, les froufrous des femmes héréros²⁴ s'entassent sur leurs genoux autant que leurs enfants, un poulet est partagé entre les voyageurs et l'on démarre. Le voyage est composé de quelques villes entourées de désert. A chacune d'entre elles, le mini-van s'arrête, et tout le monde sort pour une pause-pipi, acheter nourriture et boissons et faire quelques pas. Assourdie de chaleur, collante de poussière et étourdie de bruit, j'arrive à Opuwo comme on s'extrait d'un sinistre total : en extrayant une jambe puis l'autre, un bras et le second, et en constatant de ses yeux proprement étonnés que le tout tient encore ensemble, alors que le corps hésite entre une sensation d'éparpillement et une impression de compression. Willem n'a pas tellement changé, si ce n'est qu'on ne peut plus le prendre pour un grand adolescent avec sa carrure d'homme. Il me dit se réjouir de retrouver sa sœur blanche, et refuse que j'aille à l'hôtel comme je l'avais prévu. Je vivrai chez lui, un point c'est tout. Je le suis donc, avec mes bagages sur le dos et mon nez en extase de retrouver ces odeurs si particulières mais familières au lointain. En chemin, il me dit avec une apparente fierté qu'il loue désormais son propre appartement, contrairement à mon précédent séjour où nous vivions tous chez son oncle. L'ennui, me dit-il, c'est que c'est dans un quartier beaucoup plus bruyant et assez dangereux la nuit parce que c'est à deux pas des *shebeen* d'*Epupa Market* et de nombreux autres bars plus officiels. En outre, ce sont les logements mis à disposition des policiers, et tous ces hommes se saoulent régulièrement le soir. Donc je serai en sécurité tant que je reste bien enfermée dans cette chambre dès que le soleil s'est couché. A ces paroles, aussi vite que le bonheur m'avait envahie quelques minutes plus tôt, un assombrissement se répand par capillarité dans mon corps, que j'essaie de taire par un regain d'enthousiasme et quelques incantations muettes. Nous atteignons son logement en parcourant l'un des chemins frayés entre des tas d'ordures avant d'enjamber un petit muret et de slalomer entre les énormes bestioles mi-insectes mi-araignées²⁵ qui trouvent en ces monticules de détritiques le gîte et le couvert. La chambre de Willem est minuscule. A peine la place de mettre un lit double, une penderie, un frigo grand ouvert car en panne et sa TV géante. Sur le sol périment des fonds de *maize meal* dans toutes les casseroles et d'autres vêtements ou coton-tiges usagés. Assis sur son lit, il ressort tout de suite les cadeaux que je lui avais offerts trois ans et demi auparavant. Pour ma part, je montre les photos que j'ai développées pour l'occasion.

Nous sommes interrompus par un ami de Willem qui entre et s'installe²⁶. Il

²⁴ Description de la tenue décrite, et référence à la note de fin créée précédemment sur les « groupes ethniques ».

²⁵ Après de brèves recherches sur internet, il me semble que ce devait être une sorte de criquet du désert.

²⁶ Ce passage reprend quelques passages d'un texte écrit en 2013 à l'occasion d'un séminaire doctoral européen. L'écrit initial n'a pas été publié tel quel, mais j'ai rédigé un chapitre d'ouvrage collectif (Carmon, 2015) citant quelques lignes de mon intervention pour analyser les réactions qu'elles avaient suscité à l'époque. Il est donc

commence à me poser des questions qui virent rapidement de la courtoisie à l'interrogatoire : validité de mon passeport, durée de mon séjour, objectifs précis de cette visite en Namibie, comptabilité entre tous mes propos et la nature du passeport obtenu... Ma fatigue physique et morale m'empêche de dévier ces questions par des phrases habiles, et surprise moi-même des réponses que cet homme parvient à tirer de mon être épuisé, j'avoue avoir un motif de recherche avec un Visa touristique. Sous prétexte de se soucier de moi, cet homme m'explique alors qu'il travaille pour le service d'immigration, et qu'il est fort embêté car il n'aime pas les injustices et regretterait que l'une se produise en ma faveur uniquement parce que je connais des membres de la police. D'un autre côté, me dit-il, quand – et non si – je me ferai interroger par le service de l'immigration, j'aurai certainement besoin de lui, étant donné l'illégalité de ma situation. Prétendant l'étonnement face à ses paroles, je lui demande pourquoi il emploie le futur et non le conditionnel à propos de mise en interrogation par l'immigration. Il me répond alors sur ce même ton protecteur dans lequel je décèle une menace, que les contrôles de passeport sont très fréquents, surtout si je mène des interviews dans les rues d'Opuwo, et encore plus si lui connaît mon véritable objectif. Éprouvée et impatiente de sortir de cet accueil suspicieux, je décide d'aller me doucher. Pour cela, je dois sortir de la chambre de Willem, passer devant tous les autres appartements de policiers et me rendre à la salle-de-bain partagée avec une bonne douzaine d'hommes. A peine la porte refermée, une panique plus grande encore me dérobe ma raison : les cabinets de toilette ne sont séparés de la douche que par un muret partiel, et comme ces derniers ont débordé, je patauge dans une mare à l'origine douteuse et dans laquelle dérivent des morceaux de papier toilette souillés. Je n'ai aucun crochet pour que ma trousse de toilette soit en sécurité hygiénique, mais je la suspends malgré tout en équilibre instable à un clou peu digne de confiance. La pestilence des lieux et l'une ou l'autre araignée cauchemardesque termine de me mettre en véritable état de choc, incapable de reprendre mon souffle sous l'eau glacée qui me douche. Seule la détermination de quitter les lieux au plus vite me rassérène suffisamment pour me revêtir, récupérer mes affaires et aller trouver Willem pour le lui expliquer. A ceci près que mon ami a disparu, laissant derrière lui la porte de son appartement grand ouverte et mes affaires à disposition de tous mais trop lourdes pour que je les porte seule. Dans cette chambre sans clé où il m'est impossible de me protéger du soir naissant à la vitesse de la lumière, je me sens dérobée de moi-même, comme en apesanteur dans un monde collé au sol, et dans l'angoisse qui me déraisonne, je me demande si et quand quelqu'un ou quelque chose ne fera de moi qu'une bouchée²⁷. Incapable d'arrêter le débit d'eau salée qui coule de mes yeux,

possible que certains courts passages de ce paragraphe soient similaires à ce que l'on peut lire dans l'article.

²⁷ Avec le recul je suis évidemment consciente de l'excès émotionnel dans lequel je me trouvais à ce moment-là. A la fatigue s'ajoutaient les souvenirs de mon premier voyage, or celui-ci avait commencé par plusieurs semaines d'une insécurité ressentie car entretenue par les nombreuses menaces auxquelles mon interprète m'avait dit être soumise à tout instant : viol, vol, assassinat, piqûres mortelles... et qui avaient été généreusement relayées par les récits du Journal télévisé quotidien. La suite de mon premier voyage s'était bien déroulée – grâce, surtout, à ma rencontre avec Willem, mon second interprète, et sa famille accueillante – mais mes peurs n'avaient pas réellement été démenties pour autant, que ce soit par mes interlocuteurs, la télévision ou une ambiance particulière que je décrirai par après (cf. Infra). Seul un étrange mécanisme de survie m'avait permis

j'attends Willem sans bouger mais le cœur en alerte. Il revient après une demi-heure. Dehors la nuit est là. Devant mon insistance, il accepte de me conduire à l'hôtel le plus proche, avec tout mon barda. Une petite heure plus tard, rassurée de la clé qui ferme ma chambre propre, je respire enfin et dors aussitôt.

[2 mars 2013] Desserrer mes paupières est moins difficile que mon état de la veille pouvait le laisser croire. Avec la clarté du jour, les émotions sauvages ont cédé la place à un adoucissement intérieur qu'un timide enthousiasme embaume en arrière-plan. Mes objectifs du jour sont aussi simples que réduits : mouiller le bout de mes orteils dans le bain namibien en me rendant au supermarché local à pied pour y faire quelques courses alimentaires tout en éveillant mes sens aux saveurs d'Opuwo en parcourant la longue rue principale qui me sépare du supermarché²⁸. Je retrouve alors cet asphalté rectiligne et tous les détails qui trois ans auparavant constituaient mon quotidien. Pourtant, comme l'adulte découvre avec surprise l'étroitesse des palais qui peuplaient ses mémoires d'enfant, tout ce qui m'entoure est atténué par rapport à mon souvenir, et je ne sais si c'est mon esprit qui déformait le passé ou si au présent les lieux ont véritablement rétréci. La musique est moins sonore, la ville plus scintillante avec les vitrines de nouveaux bâtiments. Construits ou figés dans leur gros-œuvre, ils se sont multipliés le long de la rue principale, tels des édifices de Sisyphe qui veulent faire briller le verre en ces lieux où de nombreuses femmes et hommes couvrent leur corps de graisse et de cendres ou d'ocre. Le sol décolle moins en nuages de poussières – mais sans doute est-ce dû à la saison des pluies qui maintenant se termine alors qu'en 2009 elle n'avait pas encore eu lieu. J'ai du plaisir à humer la rue mais ne retrouve pas son odeur de viande grillée. La mendicité a aussi diminué, ou est-ce un jour spécial ? Les échoppes des vendeurs de tissus ont cédé le pas aux marques importantes, sans doute se sont-ils réfugiés loin du centre. La vie se confine derrière des murs, maintenant, dirait-on. Juste devant la banque, je vois le garde de sécurité armé jusqu'aux dents venir en aide à deux cinquantenaires qui ne s'en sortent pas avec le distributeur de billets. Il existe bien un numéro où appeler en cas de besoin, mais encore faut-il pouvoir lire cette information et ensuite avoir accès à un téléphone et du crédit. Le supermarché n'a pas tellement changé, rempli de choucroutes en conserve, de fruits jadis frais et de pots de vaseline. Rares sont les 4x4 à la pompe à essence, mais ce n'est pas un jour à touristes. En sortant du OK, je cède quelques pommes à des vendeuses de bijoux qui veulent me décorer. Puis derrière elles, au loin,

de m'en sortir psychiquement : avoir la certitude irrationnelle et inconsciente (je ne l'avais conscientisée que lors de mon voyage retour vers la capitale, lorsque j'en fus libérée) que je ne reverrais jamais la Belgique ni mes proches et que m'adapter à ces lieux dangereux étaient ma seule option. Grâce à cela, j'avais pu profiter de tout ce que mon expérience pouvait avoir de positif, mais les conséquences négatives de ce réflexe inconscient n'apparurent qu'une fois en Belgique, par un traumatisme qui mit plusieurs mois à partir (angoisses, phobies, dépression...). Récemment, j'ai soupçonné le Lariam (médicament anti-paludisme réputé pour ses importants effets secondaires psychologiques) d'être à l'origine d'une sensibilité excessive à ces événements. Comme je l'explique dans l'article rédigé, je trouve important d'avoir une réflexivité et honnêteté intellectuelle sur ces émotions ressenties par le chercheur en raison de l'impact potentiel sur le déroulement de son enquête de terrain, mais aussi simplement parce qu'il est un acteur de terrain au même titre que ceux qu'il tente de décrire à ses lecteurs (voir à ce sujet Carmon, 2015)

²⁸ Référence vers une note de fin sur la morphologie d'Opuwo, et mon « déambulessin ».

une jeune femme au visage familier m'interpelle. N'étais-je pas la Blanche qui trois ans auparavant avait été amie avec son cher Harry²⁹ ? Je lui confirme cela et bien vite nous nous retrouvons dans une chaleureuse accolade, d'autant plus heureuse que j'étais surprise de constater que quiconque pouvait se souvenir de moi en ces lieux.

- Premier jour à Opuwo, je redécouvre les lieux => carnet de notes 2013.02-05 p.14 ; les lieux ont changé => carnet de notes 2013.02-05 p.18

• WILLEM •

Trame pour intégrer ces passages : Willem surpris et déçu de ma réaction (vouloir quitter son appartement). Expliquer qui il est (pourquoi a fait policier), qu'il était heureux de me montrer sa maison, car ça montre qu'il a réussi (veut être le meilleur parmi ses collègues), mais la vie de policier n'est pas facile (récit de mission). C'est pourquoi il veut devenir prof, mais il connaît les risques s'il est prof : que son amoureuse le trompe (tout sur amoureux). Alors il me propose d'aller chez Lucia, vu que je ne veux pas être chez lui (lien entre Lucia et lui, importance de famille pour être quelqu'un, importance de la famille proche (amitié/famille)).

Vie de policier :

- Pourquoi il voulait être policier et comment il s'est débrouillé au début (niveau argent, entraide, amitié, logement, confiance) => interview 2013 B p.29-30
- Tenter d'être le meilleur parmi ses collègues => interview 2013 B p.20
- Récit d'une mission : poursuivre deux hommes en cavale dans le bush. Faim, soif, fatigués, un peu perdus. => interview 2013 B p.28-29
- Veut devenir prof donc étudie, mais sait ce que ça signifie comme train de vie. => interview 2013 B p.31

²⁹ En 2009, j'ai accompagné durant plusieurs semaines un missionnaire et les jeunes adventistes du 7^e jour d'Opuwo dont il s'occupait, les « Pathfinders » (litt. les « éclaireurs »). Pour (et avec) ce groupe d'enfants de 12 à 18 ans environs, Harry organisait diverses activités telles que l'enseignement direct de textes sacrés (séances de lecture et d'analyse des textes), des animations incitant l'adoption de comportements cohérents avec les croyances (discussions et débats sur des thématiques liées à la sexualité, la fidélité ou encore l'importance des soins du corps ; éducation à une certaine notion de la discipline et du respect de l'autorité par l'apprentissage de la marche au pas ; jeux destinés à favoriser l'esprit d'équipe et la solidarité...) ou encore des moments récréatifs et festifs (importants repas organisés chez lui, séances de projection de films, voyages et camps de vacances « religieux »). Etant moi-même à un âge à mi-chemin entre celui de Harry et celui des jeunes gens dont il était responsable au sein de son Eglise, je m'étais liée d'amitié avec ceux-ci tout en entretenant une relation d'égale à égale avec le missionnaire. J'avais donc eu la chance de m'intégrer en électron libre à une dynamique dont petit à petit je faisais pourtant partie à part entière.

Amoureuse de Willem

- le trompe ? => Pas confiance. Mais une fille qui a plusieurs hommes est useless => interview 2013 B p.18
- critères pour quelqu'un de bien => interview 2013 B p.18
- Si devient prof et relation à distance, tromperie ? Comment le vivra ? célibat sympa, il a d'autres filles => interview 2013 B p.31 ;
- Comment drague et entretien relations => interview 2013 B p.15-17
- L'ex-girlfriend de Willem a été tellement jalouse qu'elle est tombée dans les pommes => Willem l'a quittée car il est trop risqué que l'on croie qu'il était dangereux (passion killing) => interview 2013 B p.31
- Conditions pour qu'une fille accepte d'être 2nde amoureuse, « if she needs you » => interview 2013 B p.32

« (Me)– You said that if a girlfriend loves you, if she needs you, she'll be ok to be the second. Then, to you and to the girls here, loving means needing?

(Willem) – The thing is... If I tell a Lady that I'm already dating. That Lady, if she really loves me, if she really needs me, she won't worry about it.

(Me) – Why would she need you?

(Willem) – I don't know.

(Me) – What would she need you for?

(Willem) – To be her boyfriend, nah!

(Me) – I don't understand the need. Can you explain a bit more?

(Willem) – The thing is. To me propose a Lady. But then, that Lady will like ask: « Are you dating? Are you having a girlfriend already? »... or something like that. But then, if you tell her the truth, that you're having a girlfriend already... And if that Lady really like... also want to be your boyfriend, she won't worry about that.

(Me) – A Lady needs a man?

(Willem) – They do.

(Me) – Why?

(Willem) – I don't know, I didn't ask them why they need a man. But then, they do.

(Me) – How do you know that they need a man?

(Willem) – Because they used to accept me. You cannot accept something you don't want.

(Me) – Yes, but there's a difference between wanting something and needing something. (...)

(Willem) – Oh, but then what I mean is like... they need. Not that « wanting ». But... they need.

(Me) – They need. So, they cannot live on their own...

(Willem) – Without a boyfriend? No, I don't think so!

(Me) – Why? What are you useful for?

(Willem) – Hahahaha! I don't think there is a Lady who want to be alone. What I use to think is that every Lady wish to have a boyfriend.

(Me) – And the men they need the women?

(Willem) – Sure!

(Me) – What for?

(Willem) – Sometimes to have a child with, or to marry to that Lady. »

Interview de Willem, septembre 2013

- Amoureuse et GSM : il refuse que sa girlfriend regarde dans son GSM, depuis l'histoire de la girlfriend dans les pommes => interview 2013 B p.33
- Amoureuse vs. prostitution : Prostitution existe, ms personne ne sait qui est une prostituée => interview 2013 B p.36
- Aux amoureuses donne de l'argent. Mais ce n'est pas de la prostitution => interview 2013 B p.37
- Ce qu'on donne aux amoureuses => interview 2013 B p.37

Famille pour être qqn

- NECESSITE d'avoir une famille, pour être qqn => interview 2013 B p.32
- Père de son enfant hors mariage parce que « support » et « blood » => interview 2013 B p.32
- Famille d'adoption ≠ famille => interview 2013 B p.33

Amitié // famille

- Comment les gens deviennent amis alors qu'ils sont déjà de la famille sans le savoir, ce que ça change, ou non. Cmt famille doit devenir ami pour être proche => interview 2013 B p.30
- « Mère dans la tradition » = Lucia. Ce que ça signifie au quotidien => interview 2013 B p.30

● LUCIA ●

Trame : Lucia a une maison, Willem lui a dit que j'étais là et elle veut me voir, compte me proposer de vivre chez elle parce que la famille ne vit pas à l'hôtel.

Enfance de Lucia :

- Illstre bien le confiage et les déménagements fréquents en fonction de l'opportunité géographique => interview 2013 A p.11
- père absent => => interview 2013 A p.14
- élevée par sa tante, cocon au village => interview 2013 A p.14-15. Bons souvenirs de jeux et paix
- « Belle vie » chez Michael à l'école => interview 2013 A p.15
- Amie d'enfance, Olga, « à moitié folle », gardé contact par GSM puis plus gardé contact pcq numéro n'était plus attribué => interview 2013 A p.16

- Enfance comme une « village girl ». TV aurait dû éduquer RBK => interview 2013 A p.17

Lucia et l'éducation = Pire souvenir et meilleur souvenir :

- Pire moment de sa vie : pas pu terminer sa formation AirWing parce qu'elle est devenue mère => interview 2013 A p.13
- Meilleur moment : a obtenu un job au Ministère. Bon boulot, pas juste survie. A fait G12, première de sa famille => interview 2013 A p.13

Lucia vit en colocation ms voudrait sa propre maison

- Avoir une maison 2013.02-05 Carnet de notes p.34-35 ; Carnet de notes 2013.09 p.25
- Avoir sa maison permet des économies 2013.02-05 Carnet de notes p.35
- Avoir une maison = avoir une maison de son mari => Interviews 2013 A p.23

• ILENA •

Trame : Je deviens Ilena pcq je vais vivre chez Lucia. Je redécouvre la ville d'Opuwo (description), je vis dans la chambre de Lucia et rencontre Selina et Himee.

• LUCIA •

[Février 2013] Il est 5h30, un matin à Opuwo. Le ciel est calme et sombre. Il ne tremble pas encore des émotions de la journée à venir. Plus d'une heure après leur prétention à relayer les amplis, un coq puis l'autre cesse de chanter, lassé de se disputer ces minutes sans nom où les derniers bars et maisons éteignent leur musique, écroulés de sommeil, d'alcool, de son et de fête. Le silence des gallinacés marque cet instant liminaire où l'œil éveillé échoue à distinguer les ombres de la nuit de celles du jour. A cette heure, les jeunes femmes sont encore dans leurs cages en forme de maison³⁰,

³⁰ A Opuwo, la grande majorité des habitations dites « modernes » (rectangulaires et construites à base de briques en béton) comportent d'épais barreaux de fer inamovibles aux fenêtres, ainsi qu'une grille de sécurité en fer devant les portes qui donnent sur l'extérieur. Comparer ces habitations à des cages est une licence littéraire pour exprimer à la fois ma propre impression d'enfermement dans ces lieux remplis de barreaux, mais également le paradoxe qui m'est apparu sur le terrain entre le (fragile) sentiment de sécurité ressenti par mes interlocutrices une fois toutes ces grilles fermées, et les contraintes qu'elles s'imposaient au nom de cette « sécurité » : ne pas ouvrir grand les fenêtres malgré la chaleur, ne pas sortir non accompagnées une fois la nuit tombée, y compris sur leur propre terrain... Ce danger de l'« hors-des-murs » qui interdit aux jeunes femmes d'en sortir et transforme dès lors ces lieux de sécurité en lieux de réclusion m'a semblé ne concerner que les habitations des milieux urbains. Dans le « bush » (litt. la brousse), les lisières du sentiment de sécurité ne sont

protégées, pensent-elles, par les grillages de fer des fenêtres et des portes, par les clés et les cadenas. Cela ne les a pas empêchées, dans leur sommeil toujours alerte, de sursauter au moindre craquement de chèvre dans l'allée, d'avoir peur des chats, des serpents, des insectes, du vent ou de l'orage. Car la nuit charrie de nombreux dangers, tels ces invisibles envoyés par quelque ami jaloux qui profitent de l'inconscience du temps dormant pour venir poser leurs mains sur les enfants de la maisonnée, pour serrer des gorges ou encore pour faire saigner les filles qui partagent leur lit avec leur amant dont une rivale refuse qu'elle soit la « *first Lady* »³¹.

La nuit, « dehors » s'associe parfois à des présages aussi sombres que la couleur du ciel dans l'esprit de ces jeunes femmes formées et informées par la télévision : qui se risquerait à faire les gros titres du lendemain sur « NBC News » après avoir été violée, découpée en petits morceaux, déchiquetée à coups de machette, ou tout simplement étranglée dans ces « *shortcuts* »³² qui traversent la ville³³ ? Bien sûr il leur arrive de penser qu'il ne s'agit que d'exagérations médiatiques pour gonfler l'audience. Mais elles préfèrent quand même rester sur leurs gardes, car elles aussi connaissent quelqu'un qui connaît la famille de l'une ou l'autre à qui cela est arrivé. Et toutes le savent : les hommes sont dangereux. Surtout saouls. Surtout jaloux. Surtout les Ovambos. Et surtout à Windhoek³⁴... Mais Opuwo prend parfois ses airs de capitale quand sa poussière légendaire se confond avec les poudriers des filles en fête. Alors un bon cadenas rassure les rêveuses.

« (Selina) – Passion and cell phones killed a lot of Ladies in Namibia. You see, us, as boyfriend and girlfriend, your cell phone is your private thing. Now, somebody calls you. You answer, you just say: « Bye, we'll meet

pas dessinées par les murs en dur des habitations en briques de béton ou en cette sorte de boue améliorée. D'après mes observations, l'impression d'être « chez-soi » s'étendrait à l'enceinte plus ou moins complète, plus ou moins artisanale et plus ou moins broussailleuse qui enserme la parcelle de terrain. Il est d'ailleurs notable que ce que les touristes et étrangers qualifient de « village », les populations locales l'appelaient en ma présence « à la maison » (en anglais « *home* » et en otjiherero « *konganda* »), ou « la maison » s'il ne s'agit pas de leur lieu de référence (cf. *Infra*) (en otjiherero « *onganda* », mais en anglais mes interlocuteurs maintenaient le terme « *home* » en précisant le prénom d'un de ses résidents). Dans cette *home*, une enceinte généralement située dans le *bush* et regroupant plusieurs bâtisses ayant chacune une fonction spécifique, chaque habitation est considérée comme une « pièce » (« *room* », en anglais) et il est dès lors possible d'être *dehors* (comprendre ici « à l'air libre ») sans être à l'extérieur (comprendre ici « ce qui ne fait pas partie de... »). Désormais, j'emploierai le terme anglais *home* sans les guillemets comme un néologisme me permettant d'entériner son sens émique. Bien qu'il soit neutre en anglais, je l'accorderai comme un nom féminin pour le distinguer de son homonyme français « *home* » (n. masc.) dont la signification la plus usitée n'est pas similaire à la notion anglaise.

³¹ « *First lady* » (« Première dame » en français) est une expression employée pour parler de la « compagne officielle » d'un homme, qui souvent prétend n'avoir qu'elle mais entretient en réalité de multiples autres relations. Ainsi, les jeunes femmes engagées dans des relations de longue durée savent qu'il est fort probable qu'elles ne soient pas les seules à partager leurs draps avec leur compagnon, mais espèrent alors souvent être la « *First Lady* », celle qui compte le plus, avec laquelle l'engagement est supposé être le plus fort, et qui bénéficie également de plus nombreux avantages (cf. *Infra*).

³² Faire une référence en note de fin sur les *shortcuts* qui dessinent la ville.

³³ Toutes ces craintes proviennent de faits divers communiqués par la télévision nationale lors du journal télévisé de soirée, et sont relayés par les nombreuses discussions dont ils font l'objet par après.

³⁴ Toutes ces affirmations ne reflètent évidemment pas ma propre opinion, mais elles proviennent de nombreuses discussions informelles avec plusieurs de ces jeunes femmes qui font ici l'objet de ce texte.

tomorrow ». Now your boyfriend is so jealous, just asking: « Who is that one ? ». Then you'll say: « It's my colleague ». (...) Then he will ask questions: « How did you meet ? Why did you give him your number? What-what. » Jealousy ! A Lady was chopped with a « *panga* »³⁵ her ear off, because of cell phones. Because she was talking to somebody and her boyfriend was jealous because she was talking to a man at the cell phone. Lady was chopped. (...) There are a lot of passion killings going on. You see, a person is having a boyfriend. As I'm saying, « I'm having a boyfriend ». I might even have an extra boyfriend. I'm telling you that I'm having a boyfriend but you are insisting on we're just getting friends (...)... And later on, it gets so difficult for a Lady to say: « I'm just picking up the phone and calling somebody ». Then he will get jealous of it and breaking cell phone, killing Lady about cell phones because apparently she's having another boyfriend. So the cell phone plays a big role in our society. When the cell phones are introduced a lot of cases were reported³⁶. Just because a man or Lady are jealous of people talking to cell phones.

(Me) – So you think there was not as much jealousy before cell phones?

(Selina) – There was, there was. But if you see, I can sit with you if you are my boyfriend. Maybe I have boyfriend other side and I'll just say I'm at my Mom's house while we are sitting. And if you start asking me: « Why you say at your Mom's house? ». Then I'll say: « Ah ! I'm just lying to that person ». « Who's that person ? » Then we will just... Later on I'll say : « Why do I have to explain to you ? ». Then, you get angry with me, start fighting with me. (...) Or you are checking my cell phone. (...) It gets ugly.

(Me) – You mean that before cell phones it was... was it more difficult to have privacy, like private relationships, or was it not more difficult but better hidden?

(Selina) – Uh... How can I say? Was it better hidden or... Even though you had a private thing, somebody will come tell you: « Somebody was there or somebody was there ». But then because there is no proof, you just hear it from somebody. But now cell phones are giving you all the proof. Somebody SMS you: « I love you ». You cannot say it's your sister or what. (...) Then it's an argument, because cell phone is more proof. (...)

(Me) – [You say that there is more cheating now] Does this have anything to do with cell phones?

(Selina) – No. Cell phone are just this killing of Ladies nowadays. Now it's getting out of hand. So it's modern technology which is with modern people. Younger generations. So the younger generations are now perishing about technology and all those stuff. So it's getting more... How can I say, it's getting more worse than it was before. Cause you can date on cell phones, while you cannot see each other. You think your girlfriend or boyfriend would not be jealous of it. And you can SMS a friend telling it's just your friend, meanwhile you are proposing each other. So it brings in a lot of confusion between boyfriends and girlfriends and jealousy itself. Because even though a man being SMS by a Lady, I cannot do anything to him, but I can be angry with him, I can leave him or I can just let go of him just for him to go back. Men, when it comes to men, you being SMSed by somebody who wants you, who's proposing you, and you replying back to

³⁵ Sorte de machette locale.

³⁶ Pour rappel, Selina est officier de police.

him... It's already a problem.

(Me) – What can men do?

(Selina) – Man can kill you ! (Silence) He can kill you! And it's a fact, and it's something that is there and something that is all over Namibia. Girls are being killed, women are being killed, because he saw a certain SMS and saw a certain thing in the cell phone and there was an argument and argument and argument and argument and man gets aggressive... Until one day they stab you 17 times... Because of jealousy. Just because of jealousy, with a knife, 17 times, 10 times, 20 times, 27 times. Just because you did an argument because of an argument because of the cell phone that rang and you did not answer or you did answer but he did not answer... or something like that. And it's proven, there is! (...) It's very crazy. It's a crazy world, here, it's crazy world. That's why you cannot... Even me, I cannot be on Facebook. Because if I get a friendly request from somebody else, Jarrod will not like it because: « Who's that person you don't even know but you're chatting with a person?! ». (...) Later on (...) you start chatting with that person. You develop interest, obviously. And then you start forgetting about this Jarrod here that you are having at home. Because you are supposed to SMS like us, we are distance-relationship. I will SMS him after every hour: « How are you ? ». Then you forget about it. Just Facebook, a new person, a new person... Later on he will see there are changes. (...) He asks you: « Where were you ? » What can you say ? Would you lie and say « I was somewhere else. I was busy or... » ? Because lying is not always good. (...) Because if you lie sometimes, you'll find yourself lying and next time you'll say: « Oh, I told him this, I was supposed to tell him like that ». And it brings conflict. (...) It's how things are happening, even in now-now life. There is this jealousy and these passion killing and these ladies being killed. It is part of this cell phones and... Not that really that somebody has to be killed about cell phones but... I think we have got the sick men in Namibia. *Tjiri tjiri tjiri*³⁷... Cause when you check lately, *neh*... It's just Ladies have been killed. I don't know whether you follow news in Namibia (...). Lately you will just hear a Lady was killed, raped and killed, or a boyfriend was jealous... Or a Lady got a boyfriend and the boyfriend bought her this and this and after he demands things back because she wants to end the relationship, and the Lady says no... (She snaps her fingers). There you are. You are dead, already. »³⁸

Interview de Selina, Avril 2013.

Les incertitudes s'épuisent au contact du jour naissant et brusquement, tout est évanoui. 5h30 et l'on entend les pleurs du bébé qui a une fois de plus souillé le lit qu'il partage avec sa mère, avant d'être calmé par le sein que cette dernière, à moitié endormie, lui enfourne en bouche. C'est aussi l'instant mort où, vivante, la terre souffle et remercie les étoiles d'avoir toute la nuit combattu les lumières électriques de la ville. Car c'est elle qui remporte dans la bataille quelques dizaines de minutes de paix pour enfin se reposer avant que tout reprenne. Bientôt son sol sera piétiné, d'abord par les pas souvent nus et sautillants des enfants, ensuite par ceux, pointus,

³⁷ « Tjiri » veut dire « C'est vrai » en otjiherero.

³⁸ Trad. XX

des femmes en tailleur – policières, maitresses d'école ou encore infirmières, enfin par les pneus lourds des hommes³⁹. Bien sûr, ce sol verra aussi l'empreinte des pieds nus et rugueux des *Traditional*⁴⁰, le massage des sabots bovins, le picotage des chèvres, l'errance des enfants à la destination libre, la détermination lente des travailleuses de rue, et l'indétermination de ceux qui s'imbibent de bar en bar. Et puis le soleil qui enflamme la peau plus qu'il ne chauffe les corps en ces périodes hivernales. Mais pour l'heure la terre respire et le labour de la vie sur sa surface est réduit à quelques soubresauts légers, comme les débuts de fourmillements d'un membre endormi.

« *Ti-tit ! Ti-tit ! Ti-tit !* ». « Mmh... ». 6h. Murmures et frissons : Opuwo s'éveille. Les maisons de briques et celles de terre éclosent peu à peu à la journée qui s'étire, encore ankylosée par la nuit. Dans l'une de ces constructions rectangulaires, un tintement s'éteint et une lueur apparaît. Moins d'une poignée de secondes ont suffi à Lucia pour désamorcer le réveil de son GSM dans un grognement. Les yeux encore remplis de noir, la télévision lui fournit un éclairage en douceur. Le son à zéro, car son petit s'est enfin rendormi dans le grand lit qu'elle ne partage avec aucun, tant que l'enfant de 4 mois occupe ses draps autant que ses seins⁴¹. Plus tard, il quittera cette *breadhouse*⁴² et partira à la *home*⁴³, comme avant lui l'aînée de 7 ou 8 ans qui identifie sa mère comme étant sa tante, sa tante comme sa grand-mère, sa grand-mère comme sa mère. Plus tard, Lucia sera libre⁴⁴. Plus tard, elle sera une femme disponible qui reçoit son homme à dormir plus d'une fois toutes les 6 semaines. Plus tard.

Pour l'heure le petit est malade. Encore. Souvent, dernièrement. Et elle a beau lui

³⁹ Cette métonymie sert bien entendu à faire référence aux voitures qui sont (avec la possession de bétail) les attributs suprêmes des hommes *Educated* virils et couronnés de succès (cf. *Infra*) ; mais également pour souligner le paradoxe avec le signe de relative pauvreté que représentent les sandales de piètre confort qui sont réalisées à base de vieux pneus et que chaussent les plus démunis (hommes et femmes).

⁴⁰ Comme nous avons vu que la notion « *Educated* » désignait une certaine tranche de population faisant l'objet d'une catégorisation émique suivant des caractéristiques spécifiques, « *Traditional* » constitue l'autre terme de cette récente classification binaire de la population. Faire une référence en note de fin sur la classification et les apparences visibles et audibles liées à chacun des termes de la catégorie.

⁴¹ Lucia a beau avoir une relation de longue durée (plus de deux ans) avec le père de son fils dont elle est la *First Lady*, ils ne vivent pas ensemble, mais chacun dans une colocation différente. Jusqu'à ce que Lucia ait son nourrisson, son compagnon lui rendait des visites plus ou moins régulières – la réciproque était possible aussi, quoique moins fréquente. A la naissance, ces quelques kilos de sourires baveux et de couches mouillées ont temporairement remplacé les muscles de son homme dans son lit. Seul un court matelas de mousse à même le sol sert en effet de couchage au bébé pour les siestes. Quant aux nuits, c'est dans le lit *queen size* que le petit s'allonge entre sa mère à la poitrine commodément dénudée et la barrière de coussins qu'elle dispose pour parer à toute chute. Nulle place pour un homme en ces draps protecteurs où la maternité se fait reine.

⁴² Littéralement « *maison du pain/maison en pain* ». Bien que cette expression ne soit pas fréquente dans la région, Lucia l'a un jour employée pour m'expliquer la distinction entre son lieu de vie en ville (la « *bread house* » où elle réside 90% du temps) et son foyer (« *home* », le « village traditionnel » où elle a passé une partie de son enfance, où résident encore actuellement les membres les plus âgés de sa famille et où elle ne retourne qu'occasionnellement).

⁴³ On pourrait juger que cela n'a pas de sens de dire « à la *home* » parce que cela revient à répéter « à la à la *maison* ». La création du néologisme français *home* destinée à traduire la complexité du terme anglais me pousse néanmoins à lui appliquer les règles de grammaire élémentaire et le précéder de « à la » malgré la tautologie latente, pour ne pas choquer le linguiste français qui sommeille dans l'œil des lecteurs de ces lignes. Faire une référence à une note de fin sur la différence entre « *home* » et « *breadhouse* ».

⁴⁴ « *Pretty soon I will be free!* » (Lucia, septembre 2013)

avoir donné du Dafalgan, sa colocataire Selina a beau lui avoir massé le ventre pour en faire sortir « *Ombepo* », le vent malfaiteur, elle a beau avoir rassuré l'enfant maintes fois avec son lait maternel – quel meilleur remède peut-il bien y avoir ? – soufflant sur son visage penché en arrière pour qu'il ne le régurgite pas, rien n'y fait. Grâce à son bas nylon sur la tête comme le veut la tradition⁴⁵, Lucia n'a pas eu froid au cerveau durant sa grossesse et l'allaitement. Elle n'est donc pas devenue folle. Mais son bébé, lui, ne cesse de subir les maladies. Serait-ce la malaria ? La veille, la nounou avait rapporté qu'il semblait chaud après sa sieste. Pourtant, cette dernière assure l'avoir bien couvert de plusieurs pulls pour qu'il n'attrape pas froid, même si elle-même mourrait de chaleur dans son T-shirt jaune à lignes vertes. Quoiqu'il en soit, cela signifie qu'il faut aujourd'hui passer chez le « *private doctor* »⁴⁶. Lucia a de la chance, en tant que fonctionnaire – elle est policière – il lui reste quelques crédits chez ce médecin qui demande sinon près d'un quart de salaire mensuel pour une visite. L'alternative c'est une file d'attente de plusieurs heures voire parfois plusieurs jours à l'hôpital pour espérer voir un médecin. Le médecin de l'hôpital. Elle y échappe donc, mais doit tout de même se lever à l'aube parce que même chez le médecin privé il y a parfois de longues attentes. Heureusement, Lucia peut prévenir son chef de section qu'elle sera absente aujourd'hui, grâce à son téléphone mobile. Un SMS et elle est libre. C'est ce qui occupe son esprit alors qu'elle s'est levée vêtue d'une simple culotte comme à son habitude dans cette maison de mères sans maris ni enfants⁴⁷. Sans vraiment s'en rendre compte, elle entame ses habituels nettoyages de fond de gorge à grands renforts de bruits gutturaux, tout en frappant son crâne couvert du plat de la main : ses cheveux la démangent, emprisonnés sous ses autres cheveux – que l'on prendra garde à ne pas appeler « cheveux synthétiques », ni « perruque » et encore moins « faux cheveux », si l'on veut éviter l'insulte ouverte à celle qui s'en est coiffée... même si elle concèdera elle-même que ce mois-ci, les cheveux qu'elle porte ne sont pas d'aussi bonne qualité que les « *brazilian hair* »⁴⁸, car son *boyfriend* ne les lui a pas offerts.

S'ensuivent une série de mouvements que l'on ne sait s'ils sont minutieusement calculés ou hypnotiquement répétés en cette matinée précoce. Elle se déplace, dans un bruit de « *fssssh... fsssssssh...* » – elle a de tout nouveaux « *plakkies* »⁴⁹ achetés à Hope, une de ses « filles dans la tradition » (la fille de la fille de la sœur de sa mère,

⁴⁵ Je questionnerai par la suite cette notion de « tradition » qui revient souvent dans les discours (cf. *Infra*).

⁴⁶ En cas de maladie, plusieurs options existent pour avoir un avis médical. Le plus rapide mais aussi le plus coûteux est de se rendre chez le « *private doctor* » (« le médecin privé » en français). Si par contre il s'agit d'une urgence ou que l'on est incapable de payer cette consultation, il faut se rendre à l'hôpital, où l'on risque d'attendre parfois jusqu'à plusieurs jours avant de voir le docteur, mais où l'on est au moins pris en charge par les infirmier(ère)s en fonction de la gravité. Toutefois, aucun(e) n'est à même de diagnostiquer le patient. Pas un médicament ne sera donc fourni, à l'exception de sels de réhydratation ou autres soins très courants.

⁴⁷ A l'exception de son bébé qui est encore trop petit, les autres enfants de Lucia ainsi que ceux de Selina vivent auprès de membres de leur famille, souvent à des heures de route d'Opuwo. Faire une note de fin sur la pratique du confiage.

⁴⁸ D'après mes interlocutrices, les « *brazilian hair* » (« cheveux brésiliens ») sont des cheveux humains (« *real hair from real people* ») à partir desquels sont faits des ajoutes et/ou des perruques.

⁴⁹ « *Plakkies* » est le terme employé pour désigner des sandales type « tongs ».

MZDD)⁵⁰ qui a quelques années de plus qu'elle et qui importe de l'étranger des marchandises diverses en petites quantités pour en faire son « *small business* »⁵¹ à Opuwo. Arrivée de l'autre côté de la pièce en trois glissements, Lucia débranche sa bouilloire posée sur le sol de sa chambre et emporte la précieuse machine dans la cuisine qu'elle partage avec ses colocataires.

La poussière qui s'agrippe à tout n'épargne rien. Outre le chant des *plakkies* sur le béton, la bouilloire colle aux mains et la vaisselle en plastique lavée la veille s'est couverte d'un fin film poisseux. Même les mains semblent, dès le réveil, avoir manipulé la poudre qui sert de terre à Opuwo. Quand, à la cuisine, Lucia laisse s'échapper l'eau du robinet, les cafards tentent d'en faire autant, pris de panique dans leur somnambulisme. Habitée à la scène, Lucia ne s'en émeut pas. Elle traverse les lieux pour brancher le réceptacle de la bouilloire à même le sol, et pense comme il est plus simple de chauffer de l'eau lorsque son enfant dort encore, plutôt que devoir veiller à ce qu'il ne se brûle pas. Elle a justement vu la veille en ville un bébé au corps brûlé dans sa quasi-totalité. Probablement une *nanny*⁵² peu attentive... Il est tellement difficile de trouver une *nanny* sérieuse, de nos jours ! Soit elles dévorent tout ce qui se trouve dans le frigo, soit elles invitent des amies durant les heures d'absence de leur boss, ou encore pire, leur petit copain, soit, encore, elles boivent de l'alcool. Et l'on s'étonne de rencontrer si souvent des enfants tombés ou brûlés à l'hôpital. Heureusement, celle qu'elle a trouvée, elle n'est pas trop mal. Pas très rapide d'esprit⁵³, et elle cuisine mal – beaucoup trop gras ! Et tous ces oignons, à quoi ça sert ? Un quart d'oignon pour un plat de pâtes, c'est amplement suffisant. Mais elle semble faire

⁵⁰ D'après mes observations, les règles de parenté des populations héréros, himbas et dhembas sont très proches et fonctionnent sur base de l'extension de parenté de type iroquois. Cela signifie que les cousins parallèles (les enfants de la sœur de la mère ou ceux du frère du père) sont assimilés à des germains (frères et sœurs), tandis que les cousins croisés (cousins de la sœur du père ou du frère de la mère) sont considérés comme des cousins. Dès lors, la sœur de la mère est aussi la mère, le frère du père aussi le père, le fils du frère du grand-père paternel est aussi un père, la fille de la sœur de la grand-mère maternelle aussi une mère et ainsi de suite (ces exemples sont non-exhaustifs). Dans les discours, mes interlocuteurs parlaient de leur « mère » ou « père » (« *mother* » ; « *father* ») sans préciser nécessairement s'il s'agissait de leur parent biologique ou non. Par contre, quand il était nécessaire à leurs yeux de le préciser, ils distinguaient « *my birth mother/father* » (ma mère/mon père de naissance) de « *my traditional mother/father* » (ma mère/mon père traditionnel) ou encore « *my mother in (the) tradition* » (ma mère dans (la) tradition). Ce système d'équivalence impliquait en outre des fratries ou sororités étendues. Ainsi, mes interlocuteurs précisaient souvent si la personne qu'ils désignaient était leur frère ou sœur de mêmes père et mère (« *my brother/sister same mother same father*»), de même mère mais de père différent (« *my brother/sister from the same mother but different father*»), de mère différente mais de même père (« *my brother/sister from different mother but same father*»), ou encore de père et de mère différents (« *my brother/sister from different mother different father*»). Selon la terminologie ethnologique de la parenté, dans le premier cas ils sont donc des germains, dans le second cas des demi-germains utérins, dans le troisième cas des demi-germains agnatiques et dans le dernier cas des cousins parallèles (cf. Barry et al., 2000).

⁵¹ Face aux difficultés financières et à la difficulté de trouver un emploi stable, de nombreuses personnes – surtout des femmes, m'a-t-il semblé, mettent en place des « *small business* ». Il s'agit de petites affaires qui peuvent aller de la confection de glaçons sur base d'eau et de sirop de fruits à l'achat et la revente d'articles importés de l'étranger.

⁵² Expliquer comment les mères qui travaillent se font aider d'une nounou, *nanny*, pour élever leurs enfants en journée.

⁵³ J'aimerais rappeler que toutes les pensées et jugements attribués aux personnes dans ce texte proviennent de phrases réellement prononcées et consignées dans mes carnets de terrain.

attention à son petit Junior, même s'il ne mange jamais assez – ce qui lui fait d'ailleurs penser qu'elle doit vraiment insister une fois de plus pour que Himee, la *nanny*, s'assure que le ventre du petit soit plein, et le nourrir après chaque « caca ». Certes, sous la surveillance d'Himee, Junior est déjà tombé, se fracassant le visage sur les marches en béton qui permettent de sortir de la maison. Il s'était d'ailleurs très fort écorché la lèvre, et avait eu un sérieux hématome sur le front. Et c'est évidemment de la distraction de la part de la *nanny*, parce que Lucia, elle, n'oublie jamais de refermer la grille en fer qui assure, le soir, la protection contre les agressions, et le jour, empêche son enfant d'aller trainer dans le jardin de picots et de poussières, de morceaux de verre et de bouts de plastique que les chèvres avoisinantes dévorent dans leur tour du quartier dinatoire. Mais à part cet incident et l'un ou l'autre problème mineur, Lucia aurait pu tomber plus mal en matière de *nanny*.

Le bruit mêlé de l'eau qui gargouille et de son enfant qui, soudain, gazouille la tire de ses rêveries. Sans tarder mais toujours avec cette impassible lenteur des mouvements, Lucia doit aller s'assurer qu'il n'a pas franchi la barrière d'oreillers qui lui permet de ne pas tomber des 80cm de haut du lit qu'il partage avec elle, comme il l'a fait quand il était âgé de quelques semaines.

Tout va bien, il est là qui amène à sa bouche le pan de moustiquaire que ses petits bras sont parvenus à atteindre. Son fils, c'est Junior, ou Nongo, diminutif de Nongonokeni, mais Lucia l'appelle aussi « Papa », pour lui montrer du respect. Dans les premiers instants de la vie du bébé, il a fallu négocier arduement avec le père qui voulait que ce fils porte son propre prénom – ce qui donna « Junior ». Lucia, elle, insistait pour qu'il porte également le prénom traditionnel qui lui a été attribué par Hope, sa sœur dans la tradition, lors d'un enterrement : Nongonokeni, « Le monde d'aujourd'hui n'est décidément plus le même qu'avant »⁵⁴. Hope avait nommé cet enfant devant l'éclat d'une dispute entre parents du défunt autour de questions d'argent. Se disputer durant les quelques jours de cérémonie funéraire était la preuve que le monde n'était plus comme avant : autrefois régi par l'honnêteté, la santé et le respect, il était aujourd'hui la scène de déchirements intrafamiliaux dus à l'argent, le lieu de prolifération du SIDA, des enfants-mères, de la violence et de l'excès d'amusement. Lucia ne tenait pas particulièrement à ce prénom plutôt qu'un autre, mais que pouvait-elle faire ? Il avait reçu ce nom, et il fallait respecter cela. Il s'appelle donc Junior, mais son prénom traditionnel est Nongonokeni.

Lucia augmente un peu le son de la télévision, allume la lampe principale en glissant quelques doigts derrière une penderie qui lui sert à tout, et sort chercher sa bassine et sa lavette à la salle-de-bains pour « prendre son bain » dans sa chambre. Le premier litre d'eau bouillante est versé dans une bassine d'un mètre de diamètre posée au sol. Tout en se frappant à nouveau la tête et en réitérant les bruits de succion interne trahissant sa tentative de nettoyer ses sinus abîmés par la poussière locale, elle reproduit les gestes de l'eau chaude : grincement de la porte en fer quand elle sort de sa chambre, évier, robinet, jet, course de cafards, soupir, socle, bouton, attente. Cette

⁵⁴ « You should realize how the world is today ».

fois, plus de doute sur l'origine du bruit qu'émet l'embrasure de la porte de sa chambre : « Papa » pleure, réclamant d'être enfin nourri ou, au moins, de pouvoir arpenter les 12 mètres carré de la chambre qui lui cachent encore bien des mystères. Vainqueur de la bataille menée par ses cris contre la patience de sa mère, le voilà affaibli mais volontaire sur le vinyle représentant du plancher en bois. Aujourd'hui, sa maladie aidant, sa mère lui épargne la caisse en carton dans laquelle il doit, à quatre mois à peine, apprendre à rester assis. C'est donc l'esprit libre qu'il entreprend de couvrir de bave toute chose saillante, manipulable ou, mieux encore, déplaçable qu'il trouve sur son chemin : le fer à repasser, celui à friser, des épingles à cheveux, un coton-tige déjà utilisé qui attend une seconde utilisation, une pile usagée, la télécommande, un picot d'arbre (quoique vite abandonné), un coupon de papier toilette (qui, lui, se prend d'affection pour la bouche du bébé), l'album photos de sa mère (que cette dernière, plus attentive qu'il n'y paraît, lui enlève rapidement des mains : on ne joue pas avec des objets si précieux !), un reste de biscuit tombé la veille, une chaussure, une pince à linge – un vrai trésor ! – et, s'il s'étire suffisamment, un petit bout de napperon qui semble voler et sur lequel repose la télévision.

La chambre de Lucia est parée comme une vieille dame tenterait de couvrir de bijoux chatoyants sa peau abimée par le temps et plissée par l'usure. Sur les murs désolés de n'avoir jamais été repeints si ce n'est par la poisse poussiéreuse qui résulte du sol soulevé par le vent et de l'humidité dégagée par ses habitants, est accrochée une décoration sommaire mais de dernier cri. Celle-ci masque les cadavres de cafard, moustiques et autres araignées qui s'étalent de tout leur long après avoir perdu la course. Mais elles ne dissimulent pas tous les petits cratères du ciment agressé par les clous invasifs, qui furent agrandis sous les assauts du temps et qui donnent à ces parois des airs de lune aplanie. Telle la respectable cherche à cacher ses failles et fissures pour faire croire encore à sa beauté d'antan, la coquette chambrette couvre son corps de longs voiles se voulant rideaux sur deux de ses côtés, et affiche sur ses murs nus des feuilles de papier A4 sur lesquelles sont imprimées les photos de sa non moins coquette locataire.

Qu'elles soient en noir et blanc ou en couleur, ces photos montrent les Noirs⁵⁵, les Blancs et les couleurs de la vie de leur plus petit dénominateur commun : Lucia. L'enfant de Lucia, l'aînée de Lucia, l'amie de Lucia, la jolie pose de Lucia, le corps de Lucia, le corps de la Blanche de Lucia, la « fille dans la tradition » de Lucia... Et encore mieux, les combinaisons : la voiture du « frère dans la tradition » de Lucia et Lucia ; la Blanche de Lucia qui porte le bébé de Lucia ; l'amie de Lucia dans un cadre de type « Word Art » ; les collègues en civil de Lucia et Lucia devant un distributeur d'argent ; et, enfin, la fille de Lucia, le garçon de Lucia et Lucia, avec le commentaire « La famille c'est pour la vie »⁵⁶. D'autres heureux dictons – ou tendres menaces – achèvent la décoration de ces murs : « Je souhaite 1 longue vie à mes ennemis pour avoir du succès

⁵⁵ Ces classifications des gens selon leur couleur de peau correspondent elles aussi à une manière de parler locale : mes interlocutrices de terrain m'appelaient la « *white woman* » et parlaient d'eux en termes de « *us, black people* ».

⁵⁶ « *Family is forever* » (photo du SEPT2013 P9138620).

dans la vie »⁵⁷ ; « Je désire juste vivre la meilleure vie qu'il m'est donné d'avoir »⁵⁸.

Points de suture sur le monde extérieur, les fenêtres aux barreaux de fer aussi épais que des petits doigts sont caressées par les voiles qui cachent pour l'une une bande en hauteur d'un mètre sur quarante centimètres d'un paysage que l'on ne dévoile jamais parce que le regard ne l'atteint pas, et pour l'autre une béance d'un mètre vingt sur un mètre de hauteur faiblement protégée par deux fenêtres de double vitrage que l'on ouvre grand en passant le bras entre les tenailles de fer qui assurent la sécurité de la maisonnée. Meublant ces parois, un apparent fouillis cache en réalité une étonnante organisation. Au pied du lit de Lucia, sous la fenêtre principale, se trouvent divers sacs de voyage remplis des vêtements d'hiver de la mère ou du fils, du linge de literie ou autres draps de bain, un stock de langes... Compressant le tout dans le coin du mur, une étagère basse s'expose dans son éternel travestissement entre ses fonctions de salon de beauté, de meuble télé, de coin buanderie, de meuble Hi-Fi, de portemonnaie et bien d'autres en fonction des humeurs des habitants de lieux. De l'autre côté de son mètre trente de long, deux hautes mannes en plastique se partagent le linge sale de la semaine, le propre qui doit être plié, les langes d'urine qui peuvent être réutilisés, parfois même un autre qui nécessite d'être jeté dans la poubelle à l'extérieur mais qu'une fainéantise opportunément dépourvue d'odorat a permis de séjourner quelques heures de plus parmi les vivants, le porte-bébé sophistiqué et autres ustensiles de nursery. Un petit sac de voyage borde les pieds de ces mannes, débordant des vêtements de Junior pourtant soigneusement repliés. Complétant cette joyeuse compagnie, la poussette de Junior est dépliée afin d'y entreposer toutes sortes de linges qui n'ont pas trouvé leur place dans ce fouillis organisé, le jouet du bébé et, lorsque ses cris d'impatience épuisée l'exigent, l'enfant lui-même pour le bercer. A quelques centimètres perpendiculaires des roues de celui-là, un maigre matelas de mousse se tire de dessous le lit pour servir de lieu de repos à la mère et son fils durant la journée : le Queen Size, habité le jour par plusieurs coussins ornementaux et autres peluches est réservé au sommeil nocturne.

Encloisonnant la tête de lit en face de la fenêtre, la garde-robe – pièce maitresse de cet habitat avec le lit et le frigo – enserre aussi de nombreux trésors. Parmi ceux-ci, les objets précieux de Lucia (papiers d'identité, argent, clés de ses divers cadenas) sont religieusement disposés dans sa boîte à bijoux en toc sur l'étagère supérieure. Ce qui en impose le plus derrière les portes du mastodonte, c'est l'illusion d'opulence qui se dégage des vêtements tellement nombreux que leurs cintres se font la cour. Tout est pendu, plié, superposé, ordonné ou encore empilé, et l'air doit faire preuve de beaucoup de patience pour se faufiler et cajoler les matières. Les couleurs sont présentes en nombre, avec une dominance des verts et des jaunes que Lucia préfère. Les vêtements sont triés selon l'occasion : les rondes policières, l'uniforme du bureau, les tenues de ville et celles de soirée. Pliés dans le fond, les habits pour la maison côtoient la lingerie, les uns et les autres se confondant quand il n'y a pas d'homme

⁵⁷ « I wish a long life 2 my enemies 2 see my success ».

⁵⁸ « I just wanna live my life 2 the best where I can »

dans la demeure. Un morceau de miroir brisé et un sac de pinces à linge pendent aux portes refermées. Au-delà de l'armoire, la grinçante qui fait le passage vers le hall est garnie de quelques crochets auxquels sont suspendus les sous-vêtements fraîchement lavés de Lucia – car tout ne peut pas sécher sur la clôture qui borde le terrain de la maison, au vu et au su de tout le monde ! De ce côté de la pièce, le frigo-congélateur ultra moderne trône, impétueux et insouciant de l'espace qu'il dévore, surtout lorsque l'on n'en referme pas la porte. A sa gauche, l'unique étagère porte, elle, un micro-onde, élégamment posé sur une nappe en plastique noire à poix blancs. Cette dernière permet très commodément de dissimuler les récipients imposants de farines de maïs et de macaronis qui sont gardés sur l'étage inférieur. Seul inconvénient à ces deux merveilleuses technologies : le réseau ne supporte pas sans sauter une utilisation simultanée. Il faut donc débrancher le frigo le temps de la cuisson. Enfin, luxe ultime de cette habitation à la surface ultra-rentabilisée, une zone est réservée au provisoire dans un coin de la pièce : sacs en plastique pour les poubelles, chaise en plastique quand elle n'est pas utilisée par Lucia ou empruntée par la voisine ou encore simple bazar.

C'est dans les deux-trois mètres carrés d'espace libre que la mère de Junior profite des minutes d'exploration absorbée de son fils pour effectuer sa toilette. Elle trempe son morceau de linge dans le bassin et le passe une première fois sur son corps. Ensuite, elle savonne son tissu et le passe sur elle. Enfin, elle le rince dans l'eau et le repasse, une fois imbibé, sur sa peau. Ses manœuvres faites, elle s'habille d'un « legging » et d'un t-shirt prouvant sa participation de bénévole à un événement public d'Opuwo. Son bébé vite lassé de ses découvertes gustatives car rattrapé par la maladie qui lui tord le ventre ne parvient plus à repousser les larmes et les cris qui lui viennent à la gorge. Lucia lui présente son sein, réconfort immédiat en temps normal, mais piètre calmant face au mal qui enlève à ces quelques kilos d'enfant l'envie d'en prendre plus. Seule parade à ces douleurs, la maman attache son enfant d'un drap qu'elle fait passer sous ses aisselles et noue ensuite sur sa propre poitrine et son ventre. Son petit fardeau sur le dos, elle peut poursuivre ses activités ménagères – c'est l'heure de la préparation de l'*osopa*. Le poignet qui mélange le liquide pâteux d'eau et de farine de maïs avec un trait d'huile entraîne dans son rythme l'intégralité du corps de Lucia. Joue écrasée et bras lourds dansant lentement au gré de l'harmonie de l'*osopa*, Nongo s'est endormi. A ces sons de fer frappé – celui de la fourchette qui mélange dans la casserole – s'ajoute le ballet des odeurs que la plaque électrique sur laquelle Lucia fait cuire son repas dégage de leur torpeur. Traces de repas de la veille, *pap*⁵⁹, macaronis, viande cuite à l'eau et graisse végétale bon marché frétilant dans les poêles reprennent vie dans la moiteur vaporeuse de cette préparation pour enfants et femmes en maternité – l'*osopa* est connue pour ses vertus lactogènes. Bientôt, la cuisine entière est emplie de cette senteur lourde et poisseuse qui se tapit la nuit, collée aux murs de la pièce avec les araignées, et se réveille à la moindre activité culinaire. Craignant la fraîcheur du matin davantage que le poids de la chaleur du jour, Lucia n'ouvre pas la

⁵⁹ La *pap* est une bouillie faite de farine de maïs.

porte d'entrée en fer qui empêche tant bien que mal l'air extérieur et autres intrus nocturnes de s'introduire dans ce lieu de vie « moderne ». L'extérieur n'est pas suffisamment civilisé pour s'inviter à l'intérieur : Lucia est une « *educated woman* », après tout... une « *Lady* ». Et ici c'est la « *breadhouse* », la ville, « *in this life* ». Le village, « *home* », c'est ailleurs. Ou avant.

« (Lucia) – In town cooking on fire is not coming! [...] Unless you are doing some special meat. [...] Just cooking outside? Aye! It's not coming!

(Me) – Why is it different to cook outside when you are in town and when you are in the village? [...]

(Lucia) – (...) You know what? Even [if I] cook outside, I have to buy those firewoods.

(Me) – But those Himba people [in the house opposite ours] they do it!

(Lucia) – Those ones they are collecting with their car. Me I don't have a car, here. They are collecting free firewood. Me, I have to buy.

(Me) – (...) But, like 20 years ago, nobody had a car!

(Lucia) – Yes! 20 years ago nobody had a car, but village time – you know? – « *moresebate* ». At the village you don't buy firewood. That's one thing. Water is for free, we don't pay for those borehole waters. It's our own power, as long as you can take it out from there.

(Me) – Village time, you say... When did the village time end?

(Lucia) – Mine?

(Me) – No, the...

(Lucia) – Not yet! It is still there.

(Me) – And now, is it village time or town time?

(Lucia) – Now, today? Town time.

(Me) – For Namibia?

(Lucia) – For Namibia? Both! 'Cause some people are still living in villages, some are in town. Not all people are in town «

(Me) – What's the difference between living in town and living in the village?

(Lucia) – Ayayayaya... The difference is... (She hesitates...) Aye!

(Me) – Are the people different, first?

(Lucia) – Yeah... (she hesitates). Aye, aye, aye! Let me say, neh. In the village, most people in the village... Even, I can be like... In the village you can find more people who are in deep deep in the culture and everything. They prefer living... You can find them deep down there. In the village than in town. Sometimes, those ones, like Himbas, sometimes they are not educated but instead they can take out – you know? – their cultural and start wearing these modern clothes. Now they can start going in town, enjoying.

(Me) – Even if they are not actually educated...

(Lucia) – Yes! Iiii! [...] Like the majority of people who are doing kapana's, not all of them they are educated. [...] « Kapana's », Epupa people, those people who are selling [...] meat and fat cakes. « Okapana ». [...] Most of them, those people they did not finish school. Some they were not even in school. Just, their business to earn their living, you know? Because they are in this life, you know? ».

Interview de Lucia, Avril 2013

Gênée par ce poids de plus en plus lourd sur son dos, Lucia peste sur la nounou : le soleil tenterait-il de s'immiscer par les embrasures des portes avant que Himee n'en franchisse le seuil ? Et comment Lucia devrait-elle gérer le petit sur son dos, la cuisson de l' « *osopa* »⁶⁰ et sa propre préparation pour aller chez le médecin ? Himee pense-t-elle que Lucia n'est pas une *Lady* et peut sortir dans les rues mal coiffée ou mal habillée ? Un son qui empêche de penser s'échappe soudain de la chambre de sa voisine et colocataire : Selina est réveillée et elle a allumé son poste de télévision dont elle ne parvient plus à régler la puissance sonore. Comme d'accoutumée, la porte en fer s'entrouvre en se plaignant et aussi vite que Selina s'engouffre de toute sa lenteur dans la salle-de-bain pour utiliser les WC, l'odeur d'endormi, celle du linge inchangé de la petite dernière et celle du lait suri sur les draps de lit tentent une invasion des quelques mètres-cube de couloir.

● SELINA ●

[Avril 2013] Les yeux encore engourdis de sommeil, cette aube-là Selina se sent déjà exténuée. Elle a beau prendre depuis plusieurs jours ces vitamines dont la télévision vante les mérites, rien n'y fait : elle n'a aucune énergie. Alors elle mange du sucre, pour se donner un peu de cette force qui lui manque. Et bien sûr elle évite tout effort physique. De toute façon, les kilos qui l'enrobent ne l'empêchent pas de prendre soin d'elle pour être une *Lady* comme il se doit, quand elle sort en ville. Encore couverte des draps marrons de son lit, elle décide de s'accorder le temps dont elle estime avoir besoin quitte à arriver en retard au poste – Selina est officier de police à Opuwo. C'est donc avec un avant-goût de grasse matinée que la trentenaire entame la deuxième phase d'éveil, celle qui survient après que l'ouïe se soit extirpée des bras de Morphée pour retrouver la stridence des sons : ses yeux, à leur tour, daignent accueillir la lumière du jour. En réalité, à cette heure encore fraîche, ce sont les lumières de la télévision qui rougeoient les peintures défraîchies de sa chambre. Selina l'a allumée dans un mouvement du bras aussi automatique qu'un coup porté sur un réveil-matin trop brutal. Sauf qu'elle n'a plus de télécommande – la sienne est cassée – et il lui a donc fallu mettre une main sur le sol pour s'étendre avec l'autre jusqu'aux boutons de la TV et par une pression faire entrer le monde dans sa chambre d'Opuwo. Selina est Damara, originaire d'Otjiwarongo où elle a vécu le plus clair de son enfance avec sa mère, sa sœur de père différent et la fille de cette dernière, sa nièce. Ce ne sont que ses deux années de travail à Windhoek et, ensuite, son affectation à Opuwo une fois devenue policière qui l'ont éloignée de ce lieu où se trouvent tous ses amis. La jeune femme est favorable à l'éloignement des policiers de leur terre natale pour diminuer les risques de corruption, mais cela reste parfois difficile de se faire à un

⁶⁰ Bouillie très liquide réalisée à base de farine de maïs, d'huile végétale et d'eau et parfois agrémentée d'un peu de sucre. Cette préparation est généralement destinée aux mères allaitantes pour ses vertus lactifères, ou aux enfants.

nouveau milieu, de nouvelles personnes et dans son cas un nouveau langage. Surtout pour atterrir à Opuwo, tellement moins développée qu'Otjiwarongo... tellement « *left behind* »⁶¹.

Et puis ses filles lui manquent. Heureusement, elle voit son enfant de 18 mois de temps en temps car la petite vit avec son père, Gery, qui ne travaille pas et peut donc parfois quitter Otjiwarongo pour rendre visite à la mère de ses filles. Mais l'aînée, Sofia, vit avec la mère de Selina, et seul son téléphone portable allumé à toute heure du jour ou de la nuit lui permet d'accomplir ses responsabilités de mère, en restant au courant de la vie de sa fille et, surtout, joignable en cas de problème. Dire qu'avant les téléphones mobiles, il était possible de ne pas suivre l'évolution de son propre enfant ! La maman de Selina, par exemple, n'a connu sa mère qu'à ses 18 ans, car avant cela elle était confiée à sa grand-mère. Ce n'était apparemment pas douloureux pour la grand-mère de Selina d'être séparée de sa fille, car de nombreux enfants lui étaient confiés à elle aussi. Mais tout de même, elle n'avait aucune nouvelle de sa fille, qui pouvait même être malade sans qu'elle le sache ! Il fallait uniquement compter sur les voyageurs de passage pour délivrer des messages à la maison. Ce temps est bien révolu. Ceci dit, il est déjà 6h30 et le téléphone de Selina persiste à ne pas lui parler de ses enfants.

(Selina) – I have to have [a cell phone]. It's a must. If I don't have it, then I am very behind. I consider myself as being very behind. « Very behind » meaning

I'm not staying with my kid. If she gets sick other side, my Mom if there was no cell phone, she would maybe call (on a fix telephone) to say: « your kid is sick and you must come back ». Now that there is cell phone, I would just ask her every minute. I'd call her: « How is she doing? Can I talk to her? How do you feel? I'm feeling ok. Ok, Mama will come Friday 'cause Friday it's the only off I get. » But if it is serious, they will tell you: « No, this is serious. Seriously it must be now. At least, get hike now. And come. » In olden days, even if you have a phone, you had to go back and buy a card in town, come back and phone, then if you don't find a telephone with wires, most of the people they did not have it. (...) So cell phones it brings a lot of convenience to people. It is more good to have a cell phone. (...) My cell phone is always on. (...) It must be on. I prefer it to be on. 'Cause you never know who would call you and say that something happened or something did what.

So the reason why it must be on is in case...

In case my Mom calls me and says: « we are sitting at the hospital. Sophie is not okay ». 'Cause why it's on is: my responsibility to my daughter is through the cell phone. For three months sometimes I cannot see her. But I have to talk with her. (...) Like if my daughter is here and Jarrod is here and we are here... Why do I need to switch it on during the night? I would just switch in off.

⁶¹ Littéralement, cela signifie « laissée derrière ». Toutefois, il serait plus adapté de traduire cette expression courante par « à la traîne » car quand elle est employée à Opuwo, elle traduit un réel jugement négatif à l'encontre de la situation ou personne à laquelle on attribue ce qualificatif.

Seraient-ce sa faible glycémie matinale, le manque d'intérêt de ce qu'elle voit à la télévision ou encore le silence affiché de son téléphone ? Ce matin, les couleurs des génériques de la NBC ne parviennent pas à diluer la grisaille qui règne dans sa tête. D'âme en âme, les pensées de Selina voyagent de sa fille à sa mère, de sa mère à sa nièce, de sa nièce à sa défunte sœur. Toutes vivaient ensemble, à une époque. Jusqu'à ce que sa sœur décide de ne plus vivre du tout. Pourtant, sa sœur était aimée de tous – le nombre de personnes à son enterrement en fut d'ailleurs une réelle confirmation. Un rayon de soleil, cette fille. Toujours souriante, aimante et drôle. Et l'enfant préféré de sa mère, Selina le savait : sa sœur, c'était le cœur de sa maman. L'enfant par excellence⁶². D'ailleurs les lettres d'adieu retrouvées à son décès et destinées à sa mère, à sa fille encore bébé, à Selina, à une autre sœur, à son frère et à son beau-père, le père de Selina, étaient autant de messages d'amour, de gratitude, et quelques recommandations bienveillantes. A sa mère et son beau-père, elle demandait pardon de ne pas leur avoir obéi. Elle disait s'être rendu compte que la vie n'était jamais facile mais qu'elle aurait probablement été plus douce si elle les avait davantage écoutés. La lettre destinée à son autre sœur, celle à qui elle avait confié sa fille, lui demandait de bien prendre soin de son bébé et de ne surtout pas laisser la petite aux mains de sa famille paternelle. Les mots adressés à Selina l'exhortaient à bien étudier et la mettaient en garde contre les petits-copains rusés et piègeurs : elle devait toujours rester sur ses gardes avec eux, mais aussi résister à l'envie d'en avoir plusieurs. A son frère, la sœur de Selina recommandait d'être très prudent avec le SIDA, mais également de s'en tenir à une seule petite-amie. Enfin, à sa toute jeune fille, elle écrivait que la vie n'était pas la fin, qu'elle devait grandir en écoutant ses grands-parents et en leur obéissant, et qu'elles se retrouveraient un jour. Quel choc ce fut quand ils découvrirent ces lettres : elles avaient été écrites un an avant son suicide ! Personne ne se doutait qu'elle souffrait autant. Et dire que Selina avait assisté à sa lente agonie... sous ses yeux et impuissante. Les images lui martèlent encore parfois la tête, comme ce matin.

Cette fin d'après-midi-là, Selina faisait ses devoirs scolaires quand sa sœur arriva à la maison. Elle pleurait. Selina lui demanda ce qui n'allait pas mais elle ne voulut rien dire d'autre que : « Il n'y aura pas de lendemain. Aujourd'hui je vais me tuer. »⁶³ Selina se souvient de son inquiétude, quoique tempérée par le fait que ce n'était pas la première fois que sa sœur tenait ce genre de propos. Mais elle insista tout de même : « Dis-moi ce qui ne va pas. » Pas de réponse de sa sœur, qui se mit à fouiller les armoires contenant les produits ménagers. Selina pensa qu'elle avait l'intention de les boire et l'en empêcha. « Si seulement Maman était à la maison ! », pensait Selina, désespérée. Mais sa mère était invitée au premier jour d'un mariage quelques maisons plus loin : immanquable cérémonie durant laquelle une tête de bétail était

⁶² « That was my Mom's heart. THE child ». (Selina, avril 2013)

⁶³ « No, today will not pass, I will kill myself ». (Selina, avril 2013)

tuée et partagée. Selina était donc seule face à sa sœur qui répéta : « Je vais me tuer ». Elle lui redemanda alors : « Bon. Que se passe-t-il ? ». Au compte-goutte, sa sœur se livra. Dans sa torpeur matinale, Selina ne se rappelle plus clairement de ce que sa sœur lui avait dit ce jour-là. La seule chose dont elle puisse se remémorer, c'était l'impression de l'entendre retenir une bourrasque intérieure, ne soufflant que quelques paroles chargées de « on m'a dit que » et de « c'est trop injuste » comme certains nuages le sont de pluie. Pour alléger le fardeau qu'elle découvrait porté par sa sœur, Selina décida de prévenir sa mère en envoyant quelqu'un la chercher. Mais une fois de plus sa sœur se referma sur elle-même et s'opposa à ce que quiconque appelle leur mère. A nouveau, elle chercha à avaler des produits toxiques pour accélérer le processus entamé par les substances que – Selina l'apprendrait plus tard – elle avait déjà prises. En réponse, Selina attrapa sa sœur pour l'emmener dans sa chambre (car elle a la chance d'avoir également sa propre chambre à Otjiwarongo) avec une force dont elle ne connaît toujours pas l'origine à ce jour, juste avant d'en fermer la porte. La sœur de Selina se taisait, en pleurant doucement. A ce moment-là, Selina remarqua que sa sœur dégageait une odeur forte. Alors elle lui demanda : « As-tu bu quelque chose ? ». « Non », lui répondit sa sœur. Sabina lui parla encore, mais sa sœur continuait de pleurer. A cette époque, Selina n'avait même pas de téléphone mobile⁶⁴, se souvient-elle. Soudain la sœur de Selina tenta de la rassurer, lui disant qu'elle allait rentrer chez elle, qu'elle se sentirait mieux et que Selina pouvait dormir sans se tracasser. Elle se mit donc en route mais Selina, sceptique, décida de la suivre. Elle constata qu'en chemin sa sœur fouillait dans une poubelle pour y prendre un fil de fer. Elle se souvient encore l'avoir confrontée : « Tu m'as dit que tu allais dormir, et là je constate que tu veux te pendre ? Dis-moi quel est le problème. » Enfin, sa sœur laissa s'envoler les averses des mots trop longtemps retenus. Elle lui dit l'injustice de la vie, l'injustice des gens, la haine que certains lui témoignaient et la vie qui l'avait épuisée au point qu'il lui fallait faire demi-tour⁶⁵. Même à ces heures embarbouillées de sommeil plusieurs années après les faits, Selina revoit clairement les scènes qui suivirent : la soudaine faiblesse de la sœur de Selina de retour chez elle, les cachets de mort-aux-rats cachés dans les mains de sa sœur et celle-ci qui lui demande de l'eau, le refus catégorique de Selina qui se doutait de ce qu'elle comptait avaler... et puis cette fille de même mère ingurgitant malgré tout autant de cachets que son désespoir le pouvait. Elle sent encore ses mains lutter contre la mâchoire fermée de sa sœur, elle sent encore ses doigts fouiller la bouche dans l'espoir de rattraper le poison englouti, elle sent encore l'odeur du vomi qui en résulta. Aujourd'hui, surtout, Selina garde en elle la couleur de cette viscosité qui l'effraya et lui fit réaliser l'extrême gravité de la situation : tout était noir. Selina sait qu'elle a appelé les voisins de sa sœur à l'aide. Elle sait aussi qu'une amie de la famille a couru vers la maison de Selina et y a trouvé sa maman en pleine lecture de la Bible. Mais elle sait surtout qu'à cette amie la mère répondit : « Elle dit souvent qu'elle va se suicider, mais elle n'en fait rien. Si quelqu'un veut se suicider, qu'il se suicide ! Tous

⁶⁴ « I didn't even have a cell phone ! ». (Selina, avril 2013)

⁶⁵ « She was just so tired of life that she had to go back ». (Selina, avril 2013)

les jours elle veut se suicider. Eh bien, elle peut le faire ! »⁶⁶.

Le père de Selina n'était pas là ce jour-là... Où était-il encore ? Selina n'en a plus de souvenir. Mais elle se rappelle qu'il n'y avait pas de voiture disponible⁶⁷. On donna du lait frais à boire à sa sœur, mais c'était trop tard. Elle commença à se sentir faible, à avoir chaud, et la douche qu'elle prit n'y changea rien. Elle avoua avoir avalé des cachets. Selina et quelques voisins sillonnèrent alors les rues pour trouver un taxi. Il n'y en avait aucun. Il était déjà presque 21h. Enfin, ils y parvinrent, non sans avoir foulé de leurs pieds des centaines et des centaines de mètres. Le voisin accompagna la sœur de Selina à l'hôpital pendant qu'elle-même courut chez elle prévenir sa mère que sa sœur avait été emmenée, et que cette fois c'était très sérieux. Alors seulement les gens se décidèrent à aller à l'hôpital⁶⁸. Peu de temps après (Selina se souvient que l'émission « *Tutaleyni* » passait à la télévision donc il devait être aux alentours de 22h), les médecins annoncèrent que la sœur de Selina avait pris des cachets depuis trop longtemps pour qu'ils puissent faire quoique ce soit. Quand sa mère lui demanda ce qu'il s'était passé, Selina se souvient lui avoir répondu qu'elle aurait dû réagir dès le début, et ne pas ignorer. Peut-être seraient-ils arrivés à temps à l'hôpital. Avec le recul, elle ne blâmait pas vraiment qui que ce soit, parce qu'il est vrai que sa sœur disait souvent qu'elle voulait se suicider – elle avait ce truc du suicide en elle⁶⁹. Mais cet événement avait marqué Selina. Il était longtemps resté en elle et l'avait longtemps dérangée, à l'époque. Parce qu'elle était aux côtés de sa sœur tout le temps, elle l'avait vue en pleine souffrance. Et même après son enterrement, les actes de sa sœur et ses cris s'immisçaient encore dans Selina⁷⁰.

« Pourquoi les gens se suicident-ils⁷¹ ? », pensait Selina. Sa sœur, c'était comme souvent son cœur qui n'en avait plus pu. Trop difficile d'entendre ses collègues de travail lui dire qu'elles avaient vu son amoureux avec une fille ou avec une autre. Trop décevant qu'il lui mente lorsqu'elle le confrontait. Et trop difficile de ne pas avoir quand même envie de le croire... Comme tant d'autres, elle n'avait pas tenu le coup. Les filles dont les yeux ne veulent plus pleurer sont souvent les sujets de rumeurs dans la ville. Lucia lui disait encore la veille qu'une connaissance en commun avait tenté de se suicider parce qu'elle avait découvert que l'autre *Lady* de son amoureux était enceinte... Selina s'était étonnée de cette nouvelle : quelle étrange réaction, ce suicide ! Elle qui prétendait qu'un autre homme voulait l'épouser ! Pourquoi donc

⁶⁶ « She used to say like that, but she not do anything [...]. If somebody wants to kill herself, let her kill herself! Everyday it's her committing suicide. So she can do it! » (Selina, avril 2013)

⁶⁷ « My father was not there by that... I don't know but that day there was no car. » (Selina, avril 2013)

⁶⁸ « That's the time when people went to the hospital. » (Selina, avril 2013)

⁶⁹ « She was having that suicide thing in her » (Selina, avril 2013)

⁷⁰ « It was in me, bothering me. Because I was the whole time with her and I could see how she was suffering. After we buried her, the things that she was doing and the voices that she was making were in me. » (Selina, avril 2013)

⁷¹ Le taux de suicide en Namibie serait en effet élevé depuis plusieurs années. En 2013 et 2014, plusieurs articles sont parus dans les journaux locaux à ce propos. L'un d'eux se référait aux données de l'OMS sur le taux de suicide en disant que le taux de suicide en Namibie était plus élevé que celui de la moyenne mondiale (22/100000 au lieu de 16/100000 habitants). <https://www.namibian.com.na/150141/archive-read/Stressed-Namibia-is-suicidal>

être jalouse ? Ce devait être une menteuse, probablement, qui avait inventé cette histoire de mariage pour se donner des airs. Mais la tristesse n'avait pas cru à ses bobards. En entendant cette histoire, Selina s'était fait la réflexion qu'elle avait rarement entendu l'amour comme cause du malheur des hommes. D'autres tourments les assaillaient. L'autre jour, Selina avait surpris un jeune himba épuiser sa saoulerie au Marché d'Epupa⁷² en pleurant l'oubli qu'il recherchait tant mais qui s'étiolait aussi vite que l'alcool perdait son combat sur son corps. Épargner pour aller à l'école ? Y penser suffisait à le pousser au suicide tant il se sentait incapable d'y arriver, disait-il. Non, l'alcool, ou, à défaut, une cigarette pour grappiller quelques minutes d'amnésie qui s'égoutteraient petit à petit étaient aux yeux du désespéré les seules issues à son impasse. Et puis il y avait eu ce vieux assis à la *Kapana*⁷³ où Selina dégustait de la viande et un beignet. Il ne pouvait s'offrir que l'ombre des lieux pour repas et ressassait les belles années derrière lui : « Il y a une dizaine d'années, disait-il plus ou moins en ces termes, nous vivions tous heureux. A l'heure actuelle, neuf personnes sur dix n'ont pas de bétail, et il faut en vendre cinq pour en nourrir trois. » Il ne voyait que deux solutions : être engagé dans l'armée pour défendre leur territoire et avoir un salaire, ou, comme il était vieux et que personne ne voudrait de lui, se suicider.

« (Matthew) – Where are you from ?
 (Me) – I'm from Belgium.
 (Matthew) – I want to go to Belgium. I don't want to stay here.
 (Me) – Why?
 (Matthew) – Because my Mother and my Dad are dead. And I'm sad because my life is hard.
 (Me) – What do you mean?
 (Matthew) – There is nobody. I am the only one to support myself.
 (Me) – You don't have cattle?
 (Matthew) – I don't have cattle, no. Because my Mom died before she could give me. (...)
 (Me) – Sooo. Did you go to school ?
 (Matthew) – Yeah.
 (Me) – Until when?
 (Matthew) – Until grade 10.
 (Me) – Why did you stop?
 (Matthew) – I failed.
 (Me) – Oh. You failed. And you could not take it again?
 (Matthew) – I failed and then... 'Cause my mom is dead I could never

⁷² *Epupa Market* est le nom donné à une zone ouverte d'Opuwo où l'on retrouve des petits marchands dans des cabanes de fortune. Certaines de ces petites constructions sont dédiées à la vente d'alcool bon marché, d'autres vendent la viande cuite sur un feu juste à l'avant et proposent un siège bancal à l'abri de la chaleur pour les dégustateurs, d'autres encore vendent des marchandises de toutes sortes : de l'artisanat aux vêtements de seconde main en passant par les petits objets en plastique de manufacture chinoise très utiles au quotidien ou encore la vente de tissus bariolés « traditionnels » également produits en Chine. Ces cases faites de branchages, sacs plastiques éventrés, cartons et tôles dessinent un dédale de « rues » de poussières très prisées des locaux et plus désertées des touristes à qui l'on réserve les routes du centre-ville, asphaltées et moins « dangereuses » en termes de petite délinquance.

⁷³ « *(o)kapana* » est le nom (en Otjiherero) de ces petites échoppes du Marché d'Epupa.

getting the money, even now, to proceed. Then I just came here.
 (Matthew) – So you always have to pay for school... How did your parents before to pay school for you?
 (Matthew) – They did use to pay.
 (Me) – Yes but how did they do?
 (Matthew) – It is very expensive but those who are now [ndlt : the rest of the family], they don't want to give money for me for school.
 (Me) – And what do you think of that?
 (Matthew) – I just [have] to sit down. But I cannot getting any money. I'm struggling many ways but I never get it.
 (Me) – But maybe you could find a job? Or it is not possible?
 (Matthew) – It's possible but you see, it is two times now that I try, and my name has never come.
 [Silence, the rest of the people keeps talking in Otjiherero quite loudly]
 [Silence, the rest of the people keeps talking in Otjiherero quite loudly]
 (Me) – If you had a dream, what would it be? One thing that you would like...
 (Matthew) – Soldier.
 (Me) – You would like to be a soldier?
 (Matthew) – Yeah.
 (Me) – Why?
 (Matthew) – Because it's a job which I like most.
 (Me) – And why do you like it the most?
 (Matthew) – I want to do something good to the Nation.
 (...)
 (Me) – Your parents, had they been to school before?
 (Matthew) – No, no.
 (Me) – Then why did she decide to put you at school?
 (Matthew) – She wanted me to be something in future.
 (Me) – But carrying about cattle is not being something?
 (Matthew) – No...
 (Me) – So you said your mother wanted you to be something in future. Why didn't you just say "okay, I don't want to go to school I just want to care about cattle".
 (Matthew) – No... School is the only thing good.
 (Me) – Ooh. Why?
 (Matthew) – Well, through school you can get e-very-thing, man ! You can even be a bank [employee], a rich man, like this! That is actually what I was willing, if I was completed grade 12. But I failed in grade 10, so I was turning to be a member of this market. All my futures fully stopped then.

Interview de Matthew, Septembre 2009

Dans son ravage, la maladie du désespoir n'épargnait pas non plus les enfants. Le frère de sa colocataire Lucia ne venait-il pas de quitter Opuwo pour se rendre aux funérailles de deux enfants de sa famille éloignée ? Selina l'avait entendu expliquer qu'un petit garçon de 9 ans s'était pendu sans que l'on en connaisse la cause, et une petite fille de 11 ans s'était tuée en raison, disait-on, du mauvais traitement que lui réservait la femme à qui elle avait été confiée par sa mère et dont elle s'était souvent plainte.

Toujours allongée sur son lit, Selina suit les pensées qui s'alignent. La vie peut être vraiment difficile. Mais, se rebelle-t-elle intérieurement, cela dépend aussi de comment l'on veut vivre sa vie : si l'on choisit l'option difficile ou l'option facile, si l'on veut être comme quelqu'un d'autre ou si l'on veut être soi-même⁷⁴. Il ne faut désirer que ce que l'on peut se payer. Dès lors, pourquoi la vie serait-elle difficile ? Si l'on sait que l'on ne peut pas se payer pour plus de 100NAD, on s'y tient. Et surtout, on ne se force pas à vouloir quelque chose que l'on ne peut pas obtenir. Bien sûr, l'ennui guette. Bien sûr, il faut lui livrer bataille jour et nuit pour ne pas qu'il nous dévore. Donc bien sûr les téléphones mobiles et les taxis semblent parfois vitaux. Mais Selina tente souvent de garder en tête qu'à une époque qui n'est de l'Histoire que pour sa génération, il suffisait d'un bœuf pour rendre un homme heureux. Alors qu'elle, elle se sait influencée par tous ces objets qui facilitent tout. Prenons l'exemple de la taque de cuisson électrique. A l'époque, les gens n'avaient pas d'électricité et cuisaient sur le feu. Cela ne les empêchait pas d'être heureux, très heureux, même. Parce que c'était comme ça qu'ils avaient grandi, enfants. Tandis que pour Selina et sa génération, plus la vie est simplifiée, plus il est difficile de se contenter de ce que l'on a. Si l'on continue à faire du feu pour cuisiner alors qu'on a l'électricité, on nous demandera pourquoi on n'emploie pas les plaques de cuisson électriques. Et cela même si depuis toujours c'était le feu qui avait cuit notre nourriture. Parce qu'il faut s'adapter, même si l'on t'enlève ce que tu as toujours connu. L'adaptation aux choses rend les choses plus difficiles pour quelqu'un qui a toujours fait autrement. C'est pour cela que la vie aujourd'hui est plus difficile⁷⁵. Il faut aller jusqu'au *Grade 12*⁷⁶ pour avoir un boulot, par exemple. A l'époque, il fallait simplement se lever, faire ce qui devait l'être, prendre soin du bétail, devenir riche... Personne ne devait lire ni écrire, seule la capacité à communiquer avec autrui importait. Alors qu'aujourd'hui les diplômes sont rois. Pas étonnant que rien ne soit simple aujourd'hui. Toutefois, Selina reste persuadée que si l'on accepte ce qui est en face de soi avec reconnaissance, il est possible de ne pas être malheureux, de ne pas avoir tout au-dessus de soi, de ne pas faire la course avec le vent. Par contre, si l'on veut toujours plus ou autre chose, alors lorsque l'on regarde derrière soi, tout est sens dessus dessous. Et l'on ne peut pas faire demi-tour, parce que l'on ne sait pas comment on en est arrivé là. C'est pour cette raison que de plus en plus de gens trouvent la vie si difficile qu'ils veulent l'enlever de leur corps, pense Selina. Ils ne savent pas comment retourner en arrière. Pour tout recommencer⁷⁷.

⁷⁴ « Life can be hard. (...) But it all depends on how you want to live your life: hard way or easy way. (...) The hard way is you want to be like who. Or you want to be who you are. » (Selina, avril 2013)

⁷⁵ « The adaptation of things makes things harder for the person who used to do this. That's why I say that life is a bit harder. » (Selina, avril 2013)

⁷⁶ Le système scolaire namibien (primaire et secondaire) comprend 12 années d'études, à l'instar du système belge. 10 années seulement sont officiellement obligatoires, quoique proportionnellement peu d'élèves poursuivent jusque-là. Le « *Grade 1* » correspond à la première primaire en Belgique (le CP en France), et le « *Grade 12* » à la 6^e secondaire (l'année du Bac, pour le système français).

⁷⁷ « Why should life be hard when you know that you can just offer 100 or less? [When] you are forcing yourself to get something which you cannot get, (...) that's why it is hard for you. But if you accept what is in front of you and you say "This is what I got this day. Thank you". (...) But if (...) you want this, you want this... Then it

Au fil et aux aiguilles de ses pensées, Selina se rappelle qu'elle aussi a eu des plaies à suturer. Elle avait eu la chance de bénéficier d'une séance de thérapie⁷⁸, quelques années après le décès de sa sœur, alors qu'elle suivait une formation de soutien psychologique dans le cadre du programme PMTCT⁷⁹. Elle se souvient comme cela l'avait aidée, même si eux, les Noirs, ne croyaient pas vraiment à ces histoires de soutien psychologique. C'est plutôt quelque chose que seuls les Blancs font⁸⁰. Tout de même, ça avait bien fonctionné avec elle, au point de devenir policière dans l'espoir d'aider les gens à son tour. Et voilà Selina qui troque ses sombres pensées pour rêvasser à ses projets à long terme à mesure que s'égrenent les minutes empoussiérées de ce matin de mars. Son désir profond, intégrer l'unité « Femme et Enfant »⁸¹ de la police et suivre les cours de psychologie à l'Université. Elle serait douée pour ce boulot, elle le savait. Quand elle était caissière, avant d'intégrer la police, son patron, un Blanc, l'avait félicitée pour ses capacités à calmer des clients en colère. Et il lui arriva même un jour de tenter de raisonner une personne sur le point de se suicider. Elle avait été appelée avec ses collègues sur les lieux, et au lieu de suivre l'avis de ceux-ci – ils ne sont pas vraiment enclins à discuter, les policiers... Ils préfèrent envoyer les gens auprès du Juge pour que ce soit là qu'ils racontent leurs histoires⁸² –, elle insista pour pouvoir parler à la femme. En trente minutes, Selina lui avait raconté sa propre vie, pour lui montrer que la vie était ce que l'on en faisait⁸³. Elle se souvient du récit de cette fille : quelqu'un lui avait dit que sa mère était malade du SIDA et qu'elle mourrait d'une minute à l'autre. La jeune femme s'était sentie profondément blessée, particulièrement car c'était sa meilleure amie qui lui avait dit cela, quelqu'un avec qui elle partageait tout, jusque-là... Selina lui avait parlé franchement : « Et tu veux te tuer à cause de ta meilleure amie ? Et tu dis aimer ta mère ? Réfléchis une seconde : que veux-tu faire ? Tu veux enlever ta propre vie ou tu veux enlever un peu de son fardeau à ta mère malade en l'aidant ? » « Non, je veux aider ma mère, parce que c'est la seule personne que j'aie », lui avait répondu la fille. Quelques jours après, la jeune femme téléphonait à Selina pour lui annoncer qu'elle avait repris les cours à distance « Namcol » et qu'elle se sentait bien. Quand Selina lui demanda : « Et où est ton amie aujourd'hui ? », elle répondit : « Elle n'existe plus ». Tout ça à cause des meilleurs amis... On croit aux meilleurs amis, hein ? On partage tout. Mais ça ne signifie pas

brings stress on you. Cause you want to afford it. And it's when you feel everything is on top of you. You are just chasing the wind. Chasing, chasing, chasing... At the end you look back, and everything is (...) completely upside down. And you cannot go back (...) because you don't know how you got up there. (...) That's why life is very hard on you. That's why people commit suicide. They don't know how to go back. To start from the beginning. » (Selina, avril 2013)

⁷⁸ « Counseling », selon ses termes.

⁷⁹ « Prevention of Mother-To-Child Transmission of HIV » (Prévention de la transmission du VIH de la mère à l'enfant)

⁸⁰ « Us, Black people, we don't believe in counselling. We just say "Ah, it's a thing that only white people do". But me, it helped me » (Selina, avril 2013)

⁸¹ « Woman and Child unit »

⁸² « Police officers they (...) are not really in the thing of talking because the person has done something. They'll just say: "To the Prosecutor ! Let them talk their things there." » (Selina, avril 2013)

⁸³ « Life is what you make of it. » (Selina, avril 2013)

qu'on doive se suicider parce que l'une dit quelque chose comme ça⁸⁴.

Il va être proche de 7h30 maintenant. Le temps qu'elle se prépare, Selina aura probablement une bonne heure de retard. Flûte, elle arrive au bout des excuses toutes faites pour son patron... La veille, elle avait prétendu avoir croisé quelqu'un en chemin. L'avant-veille, c'étaient les laveurs qui n'avaient pas voulu la laisser passer avant que tout soit sec. Que dirait-elle aujourd'hui ? Reste à espérer que le boss sera absent ce matin. En plus, cela lui permettrait de quitter le boulot une heure plus tôt... Tout à ses créations rusées de souvenirs opportuns, Selina se désentortille de ses draps avant de soigneusement s'embobiner dedans pour cacher sa pudeur. Elle ouvre alors la porte de sa chambre et s'enfonce dans la salle d'eau juste en face. En filant de tout son manque d'énergie, elle remarque qu'un courant d'air rafraîchit davantage encore ses épaules dénudées : Himee, la nounou de sa voisine de chambre, entre par la cuisine communicante.

● HIMEE ●

[Mars 2013] L'humidité de la nuit d'été porte les pas de Himee en cette saison pluvieuse. Cela fait trois mois que les terres sont aspergées d'orages et d'averses, mais déjà mars présage le début de l'hiver namibien : les pluies s'éparpillent et les températures s'assagissent. Le paysage est encore vert et le *bush* d'autant plus labyrinthique que ses arbrisseaux sont fournis, mais le sol, l'air et les buissons savent que bientôt vaincront les couleurs terreuses des feuilles grillées par le soleil hivernal, le goût poussiéreux de la sécheresse et les arbres de bois morts sous l'effet des températures en dents de scie. Sans se départir de sa nonchalance, Himee rejoint la maison où elle passe le plus clair de son temps et qui lui vole presque toute la clarté de ses jours : c'est aux heures bleu marine que Himee quitte son domicile et aux rose foncé qu'elle parcourt en sens inverse le petit kilomètre vers chez elle. A l'une ou l'autre exception près – tantôt un écolier sautillant qui évite les bris de verre à ses pieds nus, tantôt une marchande en retard pour entamer les cuissons de ses viandes, tantôt un éleveur pressé de parcourir au pas de course la petite centaine de kilomètres⁸⁵ qui le séparent de sa bête blessée et qu'il devra effectuer en sens inverse juste après –, Himee ne croise que des bandes de chiens agressifs qui semblent prendre leur revanche en faisant leur royaume temporaire des rues où ils sont chassés de jour. Les mains armées de pierres pointues, elle n'a pas peur. Au contraire, faire d'un autre

⁸⁴ « We believe in best friends, don't we ? We share everything but it doesn't mean that just because she says like that you have to commit suicide. » (Selina, avril 2013)

⁸⁵ Je n'ai pu vérifier la véracité de cette donnée qui me semble difficilement réalisable physiquement, mais je reprends ici le propos de l'une de mes connaissances sur place. J'ai toutes les raisons de croire que ce jeune homme avait les capacités d'évaluer assez justement la distance qui le séparait de sa bête blessée et qu'il s'apprêtait à faire en courant, surtout que les gens que j'ai côtoyés parlaient tous en kilomètres (qu'ils abrégiaient « *kilo* »). Néanmoins, étant donné qu'il me disait qu'il allait parcourir cette distance en 24h au pas de course et que, en plus, il avait la réputation d'être un beau-parleur qui jonglait facilement entre la farce et la drague, je ne peux certifier que le propos était véridique, ni l'exploit réaliste.

être qu'elle une proie aux attaques pourrait la soulager un peu. Non pas qu'Himee soit battue fréquemment : être chassé à coup de pierres est plutôt le lot des enfants de ses tantes, lorsque leur mère estime qu'ils rouspètent ou lorsque sa sœur est lasse de se chamailler avec eux à coup de petites tapes mutuelles. Mais dernièrement elle est en colère contre tous les gens avec qui elle vit, au point d'avoir besoin de s'enfermer dans une pièce pour laisser s'échapper ce monstre⁸⁶ qui grandit en elle. Car ils ne cessent de lui mettre un masque de colère sur le visage⁸⁷ à force de se plaindre d'elle, de lui reprocher sa fainéantise, de prétendre qu'elle ne lave pas la vaisselle, ne nettoie pas les uniformes scolaires des enfants, qu'elle n'attend qu'une assiette pour manger... et lorsque son *Auntie*⁸⁸, la « tante » qui l'héberge, lui dit qu'elle rêverait qu'elle ne soit pas sa cousine⁸⁹. Il est vrai que Himee ne se sent pas toujours l'envie de briquer la vaisselle de tout le monde ou de dégraisser les uniformes des enfants. Parfois elle le fait, parfois elle refuse, bien qu'elle sache qu'elle n'en a pas vraiment le droit : celle qu'elle appelle sa tante est également sa *tjiramue*⁹⁰ et Himee est sous sa responsabilité.

⁸⁶ Himee n'a pas employé exactement le terme de monstre mais a émis des cris, pour exprimer comment elle se sentait, qui ressemblaient à des grognements féroces : « *I feel like grrrrrr... grrrrrr...* » (« je me sens grrrrrr... »).

⁸⁷ « They put an angry mask on my face. » (Himee, mars 2013)

⁸⁸ « *Auntie* » en anglais signifie « tante ». Himee utilisait ce terme très fréquemment et comme substitut du prénom de cette dame. Je reprendrai donc ce terme dorénavant comme s'il s'agissait d'un nom propre, mais en le faisant précéder des déterminants qui accompagnent grammaticalement les noms communs en français et que Himee continuait d'employer en anglais également.

⁸⁹ Les termes employés par Himee sont ceux-ci : « If I go back there [at my house], tomorrow obviously [my auntie will say] : "[Himee] didn't do that and she's a lazy girl. She don't [sic] wash dishes (...). If I ask her to wash the kids' uniform she don't do that. She always wait [sic] for her plate to eat. I'm tired of [Himee] I'm fed up and tired of her. (...) I wish you were not my cousin!" Like that. »

⁹⁰ Dans la coutume héréro, le/la « *tjiramue* » désigne le/la cousin(e) croisé(e) de sexe opposé. Cette relation est particulière car, contrairement aux cousins parallèles, ils ne sont pas assimilés à des germains, mais d'autres règles s'appliquent à ces cousins croisés. D'une part, les cousins croisés de sexe opposé sont considérés comme des partenaires préférentiels pour certains mariages coutumiers (« *okujandjua* »). A l'occasion du décès d'un grand homme de la lignée, souvent, une ou plusieurs fille est donnée comme épouse à son *tjiramue*. D'autre part, il est coutumièrément attendu que ce soient les cousins croisés qui fassent l'éducation sexuelle des jeunes filles. Si d'après certains Héréros défenseurs de ces pratiques (Gaoes, 2015, p. 20), il s'agit de permettre un dialogue entre « *ouramue* » (pl. de « *tjiramue* ») sur des sujets difficiles à aborder avec les parents, la manière dont la coutume est interprétée actuellement, d'après tous les témoignages que j'en ai eu, était, du côté des hommes, une liberté d'avoir des relations sexuelles hors mariage avec leurs « *ouramue* » sans que leur épouse ne puisse le leur reprocher – notons que dans le système de la double descendance que l'on retrouve chez les Héréros, il ne s'agit pas d'inceste car les cousins croisés appartiennent à deux descendance maternelles différentes.

Pour les filles, il s'agissait surtout d'une initiation à la sexualité par un rapport sexuel avec son cousin-croisé. Dans cette pratique, le degré de consentement de la jeune fille est assez limité, si l'on en croit Himee : « My father came and he [brought] my cousin. Before he went out with work he [told] me : "[Himee] this is your cousin. If I go out for work he will come and stay with you for a while until I come back." And we stayed together until my father came back and that's when we [knew] each other. (...) I was even afraid to stay with him. In the room of my father even. I was like "Oh, no, he's gonna rape me. I'm afraid I'm not gonna sleep with him, just rape. Let me go and call his sisters to come and sleep with me at least that I know a little bit." (...) ». Alors que je lui demandais combien de temps elle devait passer avec son *tjiramue*, elle m'expliqua : « [It lasts until] you know each other. But me I [took] a day to know each other. » Enfin, quand je lui demandai si elle était d'accord d'épouser son *tjiramue* elle me répondit : « I was [thinking] : "No. I can't marry early, on my age, while I'm so young [about 16 years old]. (...) In our tradition it's like very funny. Like small girls like us, if you don't want to marry your cousin, they are gonna tie you up and like your cousin is gonna sleep by force with you. So it's a must, you have to get pregnant with your cousin's baby, for a baby for him. (...) [This is why]

Dès lors, bien que Himee n'ait que deux ou trois ans de moins que son *Auntie*⁹¹, elle lui doit respect et obéissance.

(Himee) – [My Auntie] she's like... how can I say... She's my *tjiramwe*, she's like my boyfriend. My husband can I say. [...] Because she's from my father's side. [...] It's a girl. But me I came... How can I say. It's like my father is a man, so I came from a man. [...] And my father... the girl that I'm staying now is the daughter of my father's sister.

(Me) – Why is she not just your cousin? Why is she your husband?

(Himee) – I can talk the way I want with her. Rough. She can do anything with me. She can beat me up, she can do whatever she thinks. [...] If I get sick she have (sic) to take me to the hospital. She have to be there for me.

(Me) – Why her and not another cousin? Is it because you didn't get married to your male cousin that you were under the authority of this female cousin?

(Himee) – Yes.

Interview de Himee, mars 2013

Et elle sait qu'elle doit d'autant plus se tenir à carreau qu'être mise sous la tutelle d'une « *tjiramue* » de même sexe n'est pas la coutume⁹² pour une jeune femme. S'agissant de Himee, c'est plutôt un bricolage pour rétablir l'ordre. En effet, elle avait transgressé les règles coutumières en s'enfuyant au lieu de respecter la volonté de ceux qui avaient exigé qu'elle épouse son « *tjiramue* » en compensation symbolique pour le décès du grand homme qu'était son propre père. Alors oui, elle avait fui sans prévenir où elle allait. Puis elle avait pris un bus en priant le conducteur de ne pas révéler sa destination, alors qu'elle savait pertinemment que tous l'attendaient au village du père de son futur mari où ses affaires avaient d'ailleurs été emmenées. Mais ça n'avait pas été une période facile pour elle non plus. C'était son corps qui avait respecté la tradition au point de s'offrir au sexe de ce même « *tjiramue* » contre son gré mais avec résignation, pour éviter d'être sanglée. Son corps qui avait creusé l'intimité de son bassin pour y loger les deux bébés durant plus de deux mois. Et son corps qui les avait perdus, tant elle était rongée par le souci : non seulement son futur mari était en relation avec plusieurs autres filles en même temps, mais il s'était en outre réjoui, devant Himee qui lui annonçait sa double grossesse, que ses enfants seraient emmenés loin de leur mère entre leur premier et leur quatrième mois de vie pour être élevés par sa famille à lui, au village. Himee n'avait pas voulu ruer dans les brancards, mais elle n'avait tout simplement pas pu. Ses chairs et ses os s'étaient enfuis en délestant son ventre et emmenant le reste loin de tous. Ils l'avaient conduite à Epukiro, un petit

I was afraid of him. But later... I just got pregnant with him later. » (Himee, mars 2013).

⁹¹ Expliquer en note de fin la situation de Himee par rapport à sa Auntie : le lien « *tjiramue* ».

⁹² Comme je l'ai dit plus haut, on repère ici les « arrangements » et négociations dont parle Steven Van Wolputte à propos des règles de la parenté (cf. *Supra*).

village⁹³ où vivait une tante paternelle⁹⁴, la cadette de la mère du *tjiramue* qu'Himee avait quitté. En ce lieu amical, elle redevint une pierre de l'édifice familial en bâtissant jour après jour un quotidien heureux avec ses cousines paternelles. Le mariage de sa tante mit en mouvement les habitudes et, telle une traine nuptiale dans le sillon de la robe, Himee et ses cousines cortégèrent la jeune épouse adoptant le village de son mari flamant neuf. Ovitoto, où les femmes s'installèrent, résonne encore aux oreilles de Himee comme un rythme dansé et rempli de gaieté. Des éclats de rire pétillent dans sa tête quand elle repense à ses soirées d'ébriété entre cousines : les voitures noctambules, les bars illuminés et la liesse de son corps éméché qui dansait sans vergogne. Sa voix qui chantait et faisait rire tout le monde. Sa grande satisfaction : avoir été un temps une fille populaire⁹⁵, ou presque, et savoir qu'aujourd'hui sa tante la regrette autant que son humour. Après quelques mois de ce train de vie, ce furent de nouvelles noces, encore celles d'une autre, qui la forcèrent à reprendre la route. Après avoir accompagné sa tante paternelle jusqu'à Ovitoto, elle en suivit la fille, aussi appelée « Auntie », dans sa propre délocalisation matrimoniale vers Opuwo.

Douze à seize semaines ont passé depuis, et la voici, si tôt, salissant ses pieds nus dans ses sandales souples et ressassant sans cesse le sombre de ses pensées. La maladie de son Auntie qui longtemps étouffa ses pensées se rappelle à elle comme une vieille rengaine. Et si ça avait été sa faute à elle et son irascibilité si sa *tjiramue* avait si souvent été malade il y a quelques temps ? Elle sait que ces occurrences de maladie étaient bien moins fréquentes avant son arrivée à Opuwo pour s'occuper des enfants. Or elle s'emporte aisément, à crier chaque jour pour une chose ou une autre⁹⁶. Envisager que sa présence nuirait à la santé de sa tante l'angoisse toujours aujourd'hui. C'est l'idée de ne plus avoir où aller qui la tourmente : elle est vraiment habituée à cette tante d'Opuwo et ne l'est plus du tout à sa tante de Windhoek⁹⁷. Et puis les enfants de son Auntie aussi s'étaient inquiétés de l'état de santé de leur mère. Ils ont quelques fois demandé à Himee pourquoi c'était toujours leur maman que la maladie saisissait de

⁹³ Rappelons que les villages peuvent regrouper des *homes* (elles-mêmes composées de plusieurs habitations et confondues par le vocabulaire touristique comme étant des villages, cf. *Supra*) disséminées dans le *bush* et distantes de plus d'une heure de marche entre elles. Même s'il y a parfois un petit « centre » du village où l'on retrouve souvent au minimum un *shebeen* (lieu de vente d'alcool et, parfois, d'autres produits de première nécessité), cela n'est pas toujours le cas et les résidents d'un même village ne se croisent pas forcément.

⁹⁴ Himee me parla dans un premier temps d'une « amie » (« *a friend, a girl* ») mais, dans la suite de la conversation, me dit qu'il s'agissait d'une tante et de ses filles. Je ne sais donc si elle a atterri dans un premier temps chez une amie et puis réintégré la famille, ou si elle a été recueillie par un membre de sa famille (tante ou cousines) qu'elle considérait comme une amie. J'estime que cette seconde interprétation est la plus vraisemblable, d'après ce que je sais des logiques de pensée et d'expression de Himee.

⁹⁵ « (Himee) – She uses (sic) to say : “Oh, I miss my brother's daughter. Oh, that girl is very funny ! If she's drunk she uses to dance funny things, sing funny things... and make fun of people (...)”

(Me) – You were popular !

(Himee) – *Kind of ! [laughs]* » (Interview de Himee, mars 2013)

⁹⁶ Himee m'a elle-même dit cela à son propos, ce qui m'a fort étonnée au vu de ses attitudes calmes et patientes au quotidien dans la maison de ma colocataire dont elle gardait l'enfant.

⁹⁷ « My Auntie is getting sick. With whom I'm going to stay now ?” Because my other Auntie who's staying in Windhoek, I'm not used to her now. Because I'm used to the other one who is staying in Opuwo ». (Interview de Himee, mars 2013).

la sorte, mais pour toute réponse elle s'en était remise à Dieu : « Je ne peux pas répondre à ta question, mon chéri. La seule chose que nous pouvons faire c'est nous agenouiller et demander à Dieu pourquoi Il nous inflige cela. Peut-être qu'Il veut nous l'enlever, nous ne le savons pas. Peut-être qu'Il a des projets pour elle. »⁹⁸ Encore aujourd'hui, au fond d'elle, Himee se demande si ce n'étaient pas les funestes influences de son *Auntie* qui étaient responsables : les buveurs, les mauvaises personnes et les amis malsains⁹⁹. Aujourd'hui, Dieu merci, ses prières ont été exaucées : son *Auntie* peut à nouveau se tenir debout et s'occuper de ses enfants. Elle est même heureuse ! Cela signifie en outre que Himee ne doit plus accomplir toute une série de tâches qui lui incombaient à elle seule du temps de la maladie : pénétrer dans quand son *Auntie* avait fait ses trucs dans son lit, la laver, la nourrir, surtout si elle ne mangeait pas, nettoyer ses draps de lit quand elle avait vomi dedans, ... Oh ! Son *Auntie* aimait tant l'alcool à ce moment-là !¹⁰⁰ Mais Himee peut remercier le Ciel. Aujourd'hui, elle déteste ça¹⁰¹ et Himee se réjouit du rétablissement de son *Auntie* tant aimée. Par contre, elle préférerait que sa tante l'aime un peu moins car elle sait que si elle préfère Himee à une autre et qu'elle tombe malade, elle ne voudra de personne d'autre à son chevet. Et elle ne doute pas non plus qu'elle n'aura pas le loisir de lui refuser quoi que ce soit, or son *Auntie* ne lui exprime pas souvent son attention ou sa gratitude et ne la laisse que très rarement se reposer. Donc forcément, devant la quantité de tâches qu'il lui sera demandé d'exécuter, Himee devra décevoir. Bien plus grand encore sera le danger si l'*Auntie* aime Himee alors qu'elle est mourante : si elle est habituée¹⁰² à Himee à ce moment-là, elle aura forcément pris ses mesures auprès des pasteurs de l'Eglise *Elisa Healing Church* pour emmener Himee avec elle dans la mort. Alors, une fois son *Auntie* décédée, ceux-ci jetteront de la farine de maïs dans le feu – ou pire, certains de leurs médicaments¹⁰³ – pour la rendre malade à son tour et lui faire atteindre le seuil de la mort. Rien qu'à y songer, la gorge de Himee se noue et elle émet un petit grognement destiné à faire fuir cette pensée parasitaire. Ce faisant, elle pousse jusqu'à la limite que lui impose le dénivelé inégal la barrière en treillage destinée à empêcher les chèvres d'investir les lieux pour en manger les détritiques sur le sol. La voilà chez sa boss et son fils dont elle a la garde en journée. Elle

⁹⁸ « "I can't answer that for you my dear. We have to go on our knees and ask God : "Why is He doing this to us ?" Maybe he wants to take her away from us we don't know. Maybe he has a business for her." » (Interview de Himee, mars 2013).

⁹⁹ « I think that [...] she was just staying with drinkers. Her friends was (sic) not good. She was having bad friends, they were bad influence. That's why. (...) ». (Interview de Himee, mars 2013)

¹⁰⁰ « If she's sick, she do things in bed. [...] There's nobody else, like me I have to go in the room. Nobody must go in. Just me alone. And do that for her. Clean her up. [...] And feed her food if she can't eat. [...] Obviously if she gets sick here in Opuwo, she will call [...] if I'm not in Opuwo. She will tell "I need [Himee]. There's nobody else who must help me to come and clean my things up here". If she vomits in her blanket I have to do that. [...] And if I am sick she have (sic) to do that too. (...) » (Interview de Himee, mars 2013)

¹⁰¹ D'après la description exacte de Himee, je pense que la « maladie » dont souffrait sa tante était en réalité de l'alcoolisme et/ou de la dépression. Mais Himee a toujours évité de m'en donner le nom, bien qu'elle m'en ait décrit des effets et certaines causes probables à ses yeux.

¹⁰² Littéralement, Himee a employé la notion de « *used to* » (habitué à). (Notes, septembre 2009)

¹⁰³ Les termes exacts employés par Himee furent « *medicine that they use like plants, leaves...* » (litt. « les médicaments qu'ils utilisent comme des plantes, des feuilles »). (Notes, septembre 2013).

contourne la maison et frappe à la porte de fer en glissant son fin poignet entre les épais barreaux de la grille qui préserve là comme souvent à Opuwo un sentiment de sécurité relatif. Alors qu'elle pousse la porte, la fraîcheur extérieure s'insinue entre ses chevilles tandis que s'échappe un peu de l'odeur et du bruit qui habite les lieux. Reprenant son souffle égaré par ses efforts, elle s'immerge dans la savante mixtion des intimes habitudes de la maisonnée : l'*osopa* qui chuinte et mijote, la graisse des murs qui ranime ses effluves, la chaleur non dissipée du souffle endormi des récentes éveillées, l'assourdissante télévision de Selina, le discret tapis sonore de celle de Lucia, la bouilloire qui hurle et tremble, le petit baveur qui gazouille,... Seule Ilena, l'étrange *otjirumbu* (litt. « le Blanc ») qui habite ces lieux depuis quelques temps manque à l'appel. Sans doute est-elle partie courir, se dit Himee, comme elle le fait quelques fois. Ça l'amuse d'y penser¹⁰⁴ : une Blanche qui n'est ni dans un 4x4 ni dans un hôtel, c'est déjà fort étonnant, mais une Blanche devenue rouge et luisante parce qu'elle s'est fatiguée de bon matin pour son bon plaisir, c'en est presque cocasse ! Les Blancs sont tout de même énigmatiques, pense-t-elle en se penchant vers Junior pour le prendre dans ses bras avant d'aller parler à Lucia pour connaître le menu qu'elle devrait préparer ce jour.

● ILENA ●

[Dimanche 8 septembre 2013]. Tout est jaune autour de moi. Le soleil a pris une teinte plus chaleureuse de fin de journée et illumine chaque particule de poussière qui accompagne mon trajet. Comme le trait de lumière sous une porte souligne la lente chute de ces invisibles, les rayons rasants surlignent la brillance de ces danseuses immobiles qui, aux aguets, n'attendent que mes pas pour s'envoler dans un ballet étouffant. C'est donc la bouche fermée que je gravis le chemin de terre gravillonneuse qui me mène chez moi, cette maison où l'on m'a accueillie, « *kondundu*¹⁰⁵ », « dans le quartier sur la montagne ». Mais les sourires lancés aux enfants et les salutations aux vieux exposent mes dents à ces insidieuses gouttes d'air et me voici déglutissant la ville de toute ma respiration.

C'est le goût d'Opuwo : un goût sec et minéral qui enfarine le palais et me fait penser à ces maigres os de chèvre que j'ai vus sucés et rongés en fin de repas au point de disparaître particule par particule. Soudain je détecte que l'on appelle mon nom ou ses variantes locales quelque peu écorchées. Entre deux pouffées de rire j'entends : « ...Irena ? ... Erina ? ...Ilena ? ». Je me retourne, et constate être suivie à dix mètres d'écart par trois jeunes filles d'une petite vingtaine d'années dont le visage me semble familier mais que je ne reconnais pas tout de suite. Avec timidité pour certaines et

¹⁰⁴ Les « pensées » qui suivent sont issues d'une conversation (décembre 2013) rapportée à la volée dans mes notes de terrain en français et en anglais selon les moments. J'indiquerai les phrases exactes en notes de bas de page pour les passages en anglais, encore plus fidèles aux propos de Himee.

¹⁰⁵ Les termes en anglais ou en otjherero qui sont inscrits en italique sont utilisés pour refléter les expressions locales, plus riches et plus exactes que leurs traductions.

excitation pour d'autres, elles me rappellent qu'elles sont les « *path finders* » de Harry, le missionnaire américain de l'Eglise Adventiste du 7^e Jour qui séjournait à Opuwo en 2009. Fortuna, Rosa et Paulina me disent être en chemin vers leur école et m'avoir aperçue longer les bâtiments une fois ou l'autre depuis la cour de cet établissement où elles passent la plupart de leurs jours et nuits. N'étant pas certaines que j'étais bien l'« Otjirumbu » (litt. Blanc/Blanche) dont elles avaient le souvenir, et ne se rappelant pas tout à fait de mon prénom, elles n'avaient pas tout de suite osé m'aborder. Assez vite lorsqu'elles me parlent je remets ces visages et ces sourires sur les jeunes ados que j'avais connues quatre ans auparavant et avec qui j'avais vécu les fameux « samedi après-midi chez Harry »¹⁰⁶.

Harry était un trentenaire américain rencontré en 2009, blanc mais pas tout à fait blond, au visage poupin et aux yeux pétillants d'une bonhomie toute missionnaire. Cet Adventiste était un heureux Elu qui me semblait aussi ingénu qu'un enfant ravi de son 4x4 scintillant et désireux de faire connaître la richesse intérieure aux « pauvres gosses d'Afrique ». Bien sûr, les bruits d'Opuwo prêtaient à cet homme entouré d'enfants des intentions et des actes fort peu honnêtes, mais malgré mes sens en alerte (et bien que je ne puisse me prétendre polygraphe d'âmes humaines) je n'ai décelé chez lui aucune malveillance, et n'ai lu chez les jeunes qui l'entouraient qu'une profonde amitié et beaucoup de plaisir. En tant que missionnaire responsable des jeunes convertis, Harry les invitait chez lui tous les samedis après le culte à l'église et les multiples sessions en groupes restreints. Ces moments privilégiés consistaient principalement en un repas gargantuesque et très varié car les ingrédients étaient sélectionnés par les enfants et payés par Harry. C'était donc une opportunité de tester toute la nourriture dont en temps normal ils ne pouvaient rêver. Après avoir acheté et préparé cette nourriture, l'on poursuivait l'après-midi en appelant par Skype, tous derrière l'écran, les proches de Harry à l'autre bout du monde aux Etats-Unis, ou quelques fois même les miens, à un autre bout de ce même monde. Parfois nous nous adonnions à des séances de karaoké de chants religieux, à de méthodiques mises sens-dessus-dessous de la maison de Harry pour tester tous les jeux et dessiner sur tous les papiers avant que les filles n'entament le nettoyage des lieux – ce que Harry refusait, du moins en ma présence, mais se voyait contraint d'accepter face à l'insistance des jeunes femmes qui estimaient que c'était leur marque d'amitié et une tâche féminine. C'était aussi l'occasion d'apprendre la marche militaire en vue d'une parade à venir, ou encore de tenir de simples discussions d'estomacs repus sur l'Apocalypse et sur « qui serait choisi »¹⁰⁷. Ce sont donc de bons souvenirs qui reviennent à mon esprit, et l'envie de revoir ces filles qui, en outre, entraient dans la tranche de vie¹⁰⁸ à laquelle

¹⁰⁶ Cf. *Infra*

¹⁰⁷ D'après les conversations auxquelles j'ai assisté, les Adventistes du 7^{ème} Jour croient au retour prochain de Jésus sur terre (« Jesus' Second Coming »), ce qui annoncera à la fois la fin du monde et un tri entre les personnes « sauvées » ou non en fonction des actions qu'ils auront menées dans leur vie. Plus d'informations sur <https://www.adventist.org/en/beliefs/restoration/the-second-coming-of-christ/>

¹⁰⁸ Je parle de tranche de vie davantage que de tranches d'âge, car l'âge correspondant au type de vécu visé par ma recherche n'est pas fixe.

je m'intéressais pour ma recherche.

On convient de se retrouver le dimanche suivant, afin de se raconter un petit peu nos vies respectives et leurs évolutions depuis quatre ans que nous ne nous étions plus vues. Elles me disent qu'elles se chargeront de prévenir Beauty de mon retour et de ce rendez-vous, car, me disent-elles, à elles quatre, elles sont toujours aussi inséparables – ce que, je dois avouer, j'avais également oublié, étant donné que j'avais rencontré ce groupe d'une vingtaine de jeunes sans me rendre compte des affinités électives au sein du groupe. Nous nous quittons en nous disant la joie de nous être revues et l'impatience du rendez-vous à venir. Le dimanche suivant je les rejoins à « Mureti School », leur école. Beauty, qui a arrêté l'école avant son terme, ne peut nous y rejoindre car elle vend des bijoux aux touristes devant le supermarché le plus touristique d'Opuwo, « OK ». Me voilà donc dans des dortoirs où s'entassent les affaires de 8 à 10 jeunes femmes, chacune ayant son lit et une petite armoire à partager. Les corps à moitié nus de ces filles dont c'était l'heure de la toilette quotidienne piaillent joyeusement entre la surexcitation des récits du week-end et les souvenirs du bal de promotion qui les ont vues se transformer en princesses hollywoodiennes aux coiffures sophistiquées le temps d'une soirée, deux jours auparavant. Mon arrivée, toute blanche, poussiéreuse et presque masculine dans mes vêtements voulus comme tels pour échapper aux assauts des hommes, fait tache dans cet univers où la féminité confinée entre des murs sans pudeur semble vouloir s'échapper par les entrouvertures des fenêtres pour cause de trop-plein. Les seins nus, souvent imposants, se mêlent aux ventres grassouillets et aux (trop) petites culottes (néanmoins indispensables car le bas du corps ne peut être montré même aux plus proches), parfois nonchalamment recouvertes d'un tissu servant de jupe d'appoint. Les savons aux odeurs de « Tahiti© tropical » bon marché se mêlent à la moiteur de l'air empreint de transpiration, de condensation de chaleur physique entassée, de vêtements fraîchement lavés et de draps qui goûtent l'endormie. Je me sens sèche et dure dans cette mollesse exposée sous mes yeux, à la fois imposante par la fadeur de ma peau et par la largeur de mes habits trop grands (de vieilles chemises de mon époux et de vieux pantalons de « baba-cool »), et démunie dans cet espace si rempli. Mon incongruité ne passe évidemment pas inaperçue auprès de mes hôtes. Dès mon entrée, je note des réactions gênées qui, chez certaines, se détectent dans le silence et le retrait pour échapper à mon regard, et pour d'autres s'expriment par des cris extrêmement aigus mimant la vision d'horreur, suivis d'éclats de rires et d'appels à témoins dans les dortoirs voisins. Rosa et Paulina jouent les blasées face à leurs co-dormeurs surexcitées. Elles me présentent comme leur amie, et elles semblent dire que ce n'est pas parce que je suis blanche qu'il faut en faire tout un fromage. Mais le sourire qu'elles m'adressent avec complicité et leur léger rougissement m'apparaissent comme autant d'indices de leur plaisir d'être celles à qui « la Blanche » rend visite. Comme je l'avais imaginé, Paulina et Rosa me font asseoir sur un lit et me montrent les lieux. Plusieurs filles du dortoir commencent à parler anglais pour s'adresser entre elles mais s'assurent que je saisisse leurs commentaires. Sans cesse l'une ou l'autre interrompt Rosa et Paulina pour s'intégrer dans la conversation et bien vite nous nous retrouvons à cinq ou six à discuter. Si au départ on me pose les questions habituelles

de mes origines, ma famille, mon mari, mes enfants (encore inexistants à cette époque) et de ma raison d'être dans ce bled namibien¹⁰⁹, la conversation tourne rapidement de bouche en bouche en étant parfois monopolisée par les plus bruyantes. Elles parlent des examens à venir, de l'argent dont on manque pour s'acheter des cosmétiques, de Unetelle qui est sortie en cachette le soir dernier pour rencontrer son amoureux... L'une d'elles me demande si je suis sur Skype (si j'y ai un compte) et m'explique qu'elle connaît Skype et l'utilise, avec des Blancs qu'elle connaît. Certaines filles disent ne pas la croire. Elle me dit avoir un enfant et l'on dirait qu'elle essaye de me choquer en me disant qu'elle est jeune mais déjà mère, qu'elle est une « *teenage pregnancy* »¹¹⁰. Elle se fait alors railler par une cousine éloignée qui lui rappelle qu'elle a essayé de tuer l'enfant par des remèdes divers durant sa grossesse, et qu'elle est culottée de ramener le cas de son enfant devant moi. La jeune-mère feint d'ignorer ces accusations mais se justifie en me racontant une histoire tire-larmes du père de son enfant si heureux d'apprendre la nouvelle qu'il s'est tué sur la route pour la rejoindre... Mais ce récit fait rire tout le monde tant, disent ses compagnes de chambre, elle ment (son compagnon l'aurait juste abandonnée lorsqu'elle lui avait annoncé la nouvelle) et en fait trop. Les discussions mi-sérieuses mi-taquinées se poursuivent ainsi dans une bonne humeur générale, et certaines cherchent à me raconter leur vie tandis que d'autres ne m'adressent pas la parole. Puis, Rosa veut me montrer la robe qu'elle portait au bal de promotion deux jours auparavant. Alors que je l'admire, elle décide de la mettre sur elle afin que je puisse réellement en mesurer la beauté. Très vite suivie par Paulina, toutes deux prennent des poses de jeunes séductrices pour que je les voie à leur avantage. Je sors donc mon appareil photo et leur demande si je peux les photographier. Déluge de cris, de « Nooon !! » passionnés de filles prudes et « bien élevées » qui très vite cèdent le pas aux « Ouiiii !!! » exaltés de jeunes fleurs enchantées de ressembler à des « *movie star* ». En deux temps trois mouvements les autres filles du dortoir emboîtent le pas à mes amies devant cette rare opportunité photographique et elles remplacent leur pyjama par des tenues de gala, tentant de rapidement reconstruire leur coiffure du Grand Jour passé, poudrer leurs yeux et « *lipstiquer* » leur bouche, s'allonger les cils et cambrer leur dos, sans manquer de se féliciter l'une l'autre pour sa beauté et la réussite de ce processus de transformation. Chaque photo prise doit passer sur l'écran sous les yeux des co-dormeurs et fait l'objet de cris bruyants et aigus qui, parfois, m'inquiètent même, tant ils ne me semblent pas exprimer de la joie mais de la panique, avant que je constate les sautilllements, les exclamations, les « *Oh my God you are gorgeouuuuuuuuus !* », les « *Ladiiiiiiiiiiiiies* », et les « *My tuuuuuuurn !* » et tant d'autres petits éléments qui me

¹⁰⁹ Bien que mes interlocuteurs locaux n'utilisent pas un terme récurrent pour parler d'Opuwo de cette façon, j'ai décelé au fil de mes conversations un dédain à son propos, lorsqu'ils disent « ... *that* place !? ».

¹¹⁰ Litt. « Grossesse d'adolescente ». Il est intéressant de voir qu'elle utilise ces mots-là et non « *pregnant teenager* » (litt. adolescente enceinte) comme la grammaire anglaise requerrait dans le contexte de sa phrase. On peut se demander si, outre la généralisation de l'approximation grammaticale et lexicale de l'anglais des jeunes Namibiens par rapport à la langue officielle de Grande-Bretagne (et donc un apprentissage qui semble ici se faire davantage par l'expression ou le slogan que par un vocabulaire mot-à-mot), il ne s'agit pas également de l'influence de la télévision où l'on entend souvent ce terme comme titre de débat politique, de reportage journalistique, de programme éducatif...

font comprendre qu'il s'agit d'extase. Bien sûr, l'on me fait essayer des chaussures à (très) hauts talons et retrousser le bas de mon pantalon pour que moi aussi je puisse faire partie de cette fête improvisée, et c'est avec plaisir et humour que je me prête au jeu de la photo moi-même... Mes vêtements deviennent tout à coup à leurs yeux un « style » comme un autre, très européen sans aucun doute mais par là même tout aussi valable que leurs tenues des classiques de Walt Disney. L'après-midi passe à une allure folle dans cette pièce transformée en shooting de mode, et me voilà contrainte de repartir pour respecter les horaires de l'internat. C'est encore ébouriffée de toute cette énergie que je franchis les deux marches qui séparent le sol de poussière du sol de béton de la cuisine où j'ai élu domicile.

Trame générale à développer :

LUCIA SE PREPARE => GARCONS, BEAUTE, LADY

HIMEE S'OCCUPE DU PETIT => HISTOIRE DE HIMEE. CE QU'ELLE VA FAIRE A LA MAISON PDT QUE LUCIA PART

LUCIA EST PRETE, ELLE PART, HIMEE A SES TROUSSES
CHEZ LE MEDECIN, FILE D'ATTENTE.

LUCIA ABANDONNE, RENTRE FAIRE DES COURSES
LES FEMMES DU CRAFT

LES BLANCS

LE OK ET LES AUTRES GRANDES SURFACES

COURSES RENVOYEEES A LA MAISON PAR POLICIERS

LUCIA FAIT UN TOUR AU MARCHE, ELLE RENCONTRE VARONGAMA
ET MEGAN

HISTOIRE DE MEGAN

HISTOIRE DU MARCHE, ORGANISATION DU MARCHE
SUR LA ROUTE, ACCIDENT. VOITURES ET ENFANTS

SUR LE CHEMIN, LUCIA PASSE CHEZ PEP POUR DU CREDIT GSM. ELLE
CROISE SANS LES VOIR - ET MUTUELLEMENT - LES HIMBAS. OCRE
PARTOUT.

HIMBAS ET OMUTENYA

L'AMBIANCE DANS LA RUE

ELLE VOIT WILLEM QUI PARLE AVEC ROSA : DRAGUE DHEMBA

HISTOIRE DE WILLEM : + COMPORTEMENT EN VILLE

HISTOIRE DE ROSA + COMPORTEMENT EN VILLE

ELLE RENTRE CHEZ ELLE, SHORTCUT ET TAXIS

UNE FOIS CHEZ ELLE, SIESTE => ENNUI

VISITE SUR LE TEMPS DE MIDI

TELEVISION

ALFEUS VIENT LUI LAISSER LES PETITES

LES PETITES = QUI

ALFEUS = QUI

GSM ET SIESTE

FUNAMBULE SUR SES FILS EN QUETE D'EQUILIBRE

Comme je l'ai évoqué auparavant, je ne prétends pas avoir trouvé « une solution » à ce qui serait « un problème ». Je ne fais que soumettre au débat une expérience d'écriture dans laquelle je me suis lancée. Il est évident que celle-ci n'est pas achevée et ne suffirait aucunement à « faire thèse ». Mais j'aimerais faire ici un premier bilan de cette forme d'écriture. Pour cela, je vais reprendre les propositions clairement énoncées en conclusion de l'ouvrage « *le social et le sensible* », étant donné qu'il a fortement influencé le passage à l'acte de ce qui se tramait de plus en plus concrètement dans ma tête. Par esprit critique, je vais cependant tenter une comparaison entre l'écriture de la Face B et celle de la Face A, sur base de ces diverses propositions, afin de souligner les forces et faiblesses des deux modes de traduction de l'expérience ethnographique.

- « Proposition 1 : Les leures du principe d'arythmicité » (Laplantine, 2005, p. 190-194)

En procédant à une écriture littéraire telle que ci-dessus, le texte qui en ressort évite l'écueil relevé par Laplantine d'une « approche statique » : on voit ce qui « se fait » et l'on ne dit pas ce qui « est ». En quelques sortes, le temps, parce qu'il est réintroduit par le biais de la narration, peut à nouveau faire l'objet d'une expérience sensible par les lecteurs, un peu à la manière du cinéma. Évitant des discours sur les concepts, la pensée n'est pas solidifiée.

Toutefois, dans la Face A, j'ai également cherché à réintégrer une pensée du « faire » et non de l'« être », c'est-à-dire une réflexion sur les processus et non sur les états. En ce sens, on peut se demander si la Face B apporte un bénéfice supplémentaire et/ou est au moins aussi intéressante et valable que la Face A, qui, en plus de réintégrer le temps, élabore des concepts sur ces processus – comme lorsque je décris « les » *Educated* comme ceux qui se tendent, rendent, vendent *educated people*, par exemple.

- « Proposition 2 : N'avoir plus peur du réel » (Laplantine, 2005, p. 194-199)

Dans cette seconde proposition, Laplantine appelle à une prise en compte du réel – à ne pas confondre avec le factuel qui, selon lui, amène une pensée idéelle qui ne peut qu'être limitée :

« La pensée idéelle qui est construite à partir d'un factuel dont on retient surtout le caractère symétrique (dans le domaine des perceptions) ou harmonique (dans le domaine sonore) est faite de « constances » (Durkheim), de régularités (ce que Pierre Bourdieu appelle *habitus*), ou de périodicités (...). Est alors éliminé ce qui se présente comme inadéquat, irrégulier, impair, impur, hybride et plus précisément métis au sens précis que nous avons donné dans un

ouvrage précédent à cette notion (Laplantine et Nouss, 2001), c'est-à-dire en fait la majeure partie de notre expérience, non seulement sensorielle, mais aussi intellectuelle. (...) Cette perspective laisse très peu de place aux graduations, aux nuances (traduction du terme grec *diaphora* qui veut dire écart, différence), aux détails, très vite qualifiés de « superflus », voire d'« inutiles ». (...) Or cette inessentialité des sensations, qui ne peuvent exister « en général », et ne cessent de se transformer, est le réel, et non son abstraction ou sa stabilisation illusoire ».

(Laplantine, 2005, p. 195-196)

Il me semble évident que l'intérêt d'une écriture telle que celle de la Face B (si elle est réussie) est d'amener les lecteurs à vivre ces graduations, ces nuances et l'aspect « inessentiel » des sensations, étant donné que c'est l'objectif qu'elle se donne.

J'ai essayé également d'intégrer cette réalité dans la Face A, notamment grâce à des descriptions et de longs passages d'interviews, ou en veillant à ne pas figer dans des adjectifs, des attributs et des substantifs des éléments sans avoir rappelé l'élan des verbes qui les sous-tendait – par exemple, lorsque je parle, concernant les *Ladies*, de « faire preuve d'une certaine beauté » et non « d'être belle ». Par contre je dois reconnaître que l'exercice a été plus ardu dans la Face A que dans la Face B.

- « Proposition 3 : Le langage comme interrogation » (Laplantine, 2005, p. 199-201)

Dans cette troisième proposition, Laplantine suggère que l'on s'attarde sur le langage plus encore que sur la langue, qui, selon l'auteur, réifie une séparation de la *forme* (le mot) et du *contenu* (Laplantine, 2005, p. 199). Il me semble que cette attention doit surtout être portée en amont, durant le travail d'enquête. J'ai tenté, du mieux que je pouvais, de m'intéresser à ces manières de parler. Par la suite, autant dans ma Face A que dans ma Face B j'ai cherché à rendre compte de cette attention. Notamment, dans la Face A, j'ai construit mes réflexions sur base d'expressions locales que je prenais soin au préalable de contextualiser dans (au moins) un extrait d'interview. Dans la Face B également, j'ai introduit de longs dialogues destinés à dire ce que je ne pouvais pas recréer personnellement, à savoir les hésitations, contradictions, respirations des énonciations de mes interlocuteurs de terrain. J'espère être parvenue à faire du langage une question par ces procédés, sans, bien entendu, prétendre avoir centré mon sujet *sur* le langage ni pouvoir apporter une analyse plus théorique à ce sujet. C'est pourquoi, une fois de plus, je ne peux que témoigner de mes efforts sans certifier des résultats.

- « Proposition 4 : Des mots qui ne réifient pas le sujet » (Laplantine, 2005, p. 201-203)

Dans l'esprit de « résister à l'usage technocratique et utilitaire du langage » (Laplantine, 2005, p. 202), il me semble à nouveau qu'autant ma Face A que ma Face B emploient un vocabulaire qui se veut « allégé ». Dans ma Face A, pour éviter les « (...) mots (...) [qui] se traînent moribonds, bloquent la pensée, l'engourdissent » (Laplantine, 2005, p. 202), j'ai en effet eu maintes fois recours aux termes émiqes, quitte à les transformer en néologismes (les *Educated* et les *Traditional*), je me suis également permis des jeux de mots (par ex. « nuées d'oiseaux de proxémie »), ou

encore j'ai cherché à employer un vocabulaire simplifié pour m'éviter de charrier tout le passif de certains « gros » concepts (par ex. au lieu de parler du « paysage de l'identité » j'ai préféré parler du « paysage du qui »). Dans la Face B, on voit bien entendu immédiatement qu'appliquer cette proposition ne posera pas de problème. Par contre, on pourra certainement reprocher au texte de pécher par excès, étant donné que, tel quel¹¹¹, il n'amène aucun de ces concepts et ne permet pas de discuter avec les auteurs qui les auraient employés.

- « Proposition 5 : Le langage pour dire ce qui l'excède » (Laplantine, 2005, p. 204-208)

Concernant cette cinquième proposition de Laplantine, il me semble que c'est là toute la force de la Face B, davantage encore que la Face A, quoique j'aie également tenté d'y veiller tout au long de l'écriture. En effet, sans vouloir tout passer au crible du paradigme linguistique, j'ai cherché à donner une place importante aux « formes d'expériences et [aux] modes de connaissance non verbaux » (Laplantine, 2005, p. 205).

Comme le dit l'auteur du cinéma, la Face B se voulait « toucher » les lecteurs « à partir d'une connaissance non-consciente et non verbale » (Laplantine, 2005, p. 205). Alors que Laplantine explique que les dialogues et répliques ne pourront égaler les images et sons non verbaux lorsqu'il s'agit de « dire », c'est en effet tout l'exercice que je me suis mise au défi de réaliser ici (à son état embryonnaire, certes) : rendre compte de l'indicible avec des mots. C'est donc dans l'esprit de « Ce que l'on ne saurait dire, on peut le montrer » (Laplantine, 2005, p. 207) et, plus encore, « ce que l'on ne peut montrer, il faut le dire » (Laplantine, 2005, p. 208) que j'ai rédigé cette Face B. Toutefois, revient la question de la réflexion plus distante et analytique, absente, de la Face B en l'état, qui, pourtant, complèterait peut-être avec justesse ce « ce » que l'on ne peut montrer et qu'il faut dès lors dire. Une fois de plus, je n'ai pas eu l'opportunité de pousser cet aspect dans la Face B, ne sachant pas non plus avec certitude si cela était indispensable pour transmettre la « familiarité informée » (Laurent, 2019) de l'ethnographie, mais il faudrait veiller à ne pas tomber dans l'écueil de croire que, parce que des mots sont employés, quelque chose a été dit.

- « Proposition 6 : Contre les sirènes de l'irrationalisme, une pensée résolument critique » (Laplantine, 2005, p. 208)

Cette dernière proposition constitue le risque majeur de la Face B. La Face A, quant à elle, s'inscrit rapidement et de manière évidente dans une pensée critique et n'est donc pas concernée par la mise en garde de cette proposition. Par contre, une Face B, telle quelle, ne risque-t-elle pas de « troquer la réflexion pour la sensation » (Laplantine, 2005, p. 208) ? Comme je l'annonçais dans le point précédent, une écriture telle qu'expérimentée dans cette Face B risquerait d'ouvrir le champ « à un

¹¹¹ En effet, je rappelle qu'il ne s'agit ici que d'une expérience « en cours » dont j'aimerais poursuivre l'exploration afin de voir dans quelle mesure et sous quelles conditions et/ou modifications cela pourrait devenir un texte ethnographique à part entière.

irrationalisme qui n'a qu'une très faible potentialité critique » (Laplantine, 2005, p. 209). Certains extraits d'interview, parce qu'ils ramènent la réflexion en train de se faire, éloignent sans doute ce biais potentiel. Néanmoins, si l'on compare tout le travail effectué dans la Face A afin de « rendre familier » l'extrait d'interview présenté en introduction, on peut se demander si un tel écrit ne reste pas indispensable à un propos ethnographique. Si ce n'est pas le cas, il me semble du moins qu'il doit être effectué « dans l'ombre » par le chercheur, quitte, même, à ne pas être rédigé tel quel. Cela me paraît en effet être une condition pour que celui-ci puisse clarifier sa pensée et, dans un second temps, faire passer, par le biais d'un texte littéraire, un propos réellement ethnographique qui dépasse le récit d'événements que seul le flux littéraire agencerait.

En définitive, si la démarche vaut probablement la peine d'être creusée, elle semble inachevée en l'état, tenant plus de la promesse que du résultat. Il faudrait poursuivre l'écriture afin d'intégrer une forme de discours¹¹² qui permettrait un dialogue avec d'autres écrits ethnographiques.

Pistes d'amélioration

L'une des pistes envisageables serait d'y ajouter des notes de fin aussi fournies que celles que l'on peut retrouver dans les ouvrages commentés de la collection de la Pléiade. Le texte principal serait alors régulièrement renvoyé à des mots-clés qui seraient développés plus théoriquement/analytiquement dans ces notes de fin. Celles-ci ne seraient donc pas particulièrement liées entre elles par un fil rouge – celui-ci étant le texte littéraire. Par contre, j'ai imaginé également proposer un référencement de ces notes analytiques sous forme de *mind map* thématique permettant de visualiser les liens entre les divers sujets abordés par le texte.

En procédant de la sorte, c'est-à-dire en maintenant le texte « littéraire » comme fil rouge et base de tout approfondissement analytique – rendu, de plus, « facultatif » par son positionnement en fin de texte (ce qui peut également offrir une double lecture pour s'adapter à un plus large public) – je pense qu'il serait possible de proposer un texte qui soit foncièrement ethnographique et qui propose une forme de texte qui réponde à l'idée « solidarité du concept-affect » de Laplantine (2005, p. 211)

Encart 4 – Pistes d'amélioration

Néanmoins, un juste équilibre devrait sans cesse être recherché, pour ne pas basculer dans un autre écueil qui consiste à réitérer la division que dénonce Laplantine (et réinstaura la pluralité en lieu et place de la multiplicité) : considérer cette Face B comme une illustration, une mise en bouche, une annexe, voire un

112

caprice d'ethnographe, et non pour ce que je tente d'en faire, à savoir un réel texte ethnographique. Par conséquent, s'il est indéniable que l'ethnologue se doit de se conformer au « pacte ethnographique » dans son écriture enrichie de formes littéraires (notamment par le respect des diverses balises énoncées précédemment), la réussite de cette expérience dépend également d'une sorte de « pacte de lecture ethnographique » de la part des lecteurs. Il sera attendu d'eux qu'ils accordent à cette Face B autant de confiance (et d'esprit critique) que celle qu'ils accorderont aux écrits « formellement » et morphologiquement plus proches des textes reconnus comme scientifiques. En conclusion, pour pouvoir faire d'un texte littéraire un texte ethnographique, il faut que le lecteur offre sa main dans laquelle l'ethnographe pourra « toper » son pacte ethnographique !

BIBLIOGRAPHIE

BARRY, Laurent S., BONTE, Pierre, GOVOROFF, Nicolas, JAMARD, Jean-Luc, MATHIEU, Nicole-Claude, PORQUERES I GENÉ, Enric, D'ONOFRIO, Salvatore, WILGAUX, Jérôme, ZEMPLÉNI, András et ZONABEND, Françoise, 2000. Glossaire. In : *L'Homme*. 2000. n° 154-155, p. 721-732.

CARMON, Hélène, 2015. Ecrire l'intimité du chercheur. In : DEFREYNE, Elisabeth, HAGDAD MOFRAD, Ghazaleh, MESTURINI, Silvia et VUILLEMENOT, Anne-Marie (éd.), *Intimité et réflexivité. Itinérances d'anthropologues*. Louvain-la-Neuve : Academia L'Harmattan. Investigations d'Anthropologie Prospective, 11. p. 37-64. ISBN 978-2-8061-0234-8.

GAOES, Innocentia, 2015. The controversial otjiramwe. In : *Sister Namibia*. juin 2015. Vol. 27, n° 2, p. 20-21.

LAPLANTINE, François, 2005. *Le social et le sensible: introduction à une anthropologie modale*. Paris : Téraèdre. L'anthropologie au coin de la rue. ISBN 2-912868-30-0. GN345 .L38 2005

LAURENT, Pierre-Joseph, 2019. *Devenir anthropologue dans le monde d'aujourd'hui*. S.l. : s.n. ISBN 978-2-8111-2622-3.

LÉVI-STRAUSS, Claude, 1955. *Tristes tropiques*. [2001]. Paris : Presses pocket. ISBN 2-266-01394-7.

MALAN, J. S, 1973. Double descent among the Himba of South West Africa. Windhoek : State Museum.

MALAN, J. S., 1995. *Peoples of Namibia*. Wingate Park, Pretoria : Rhino Publishers. ISBN 978-1-874946-33-5. GN657.N35 M33 1995

OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre, 2004. La rigueur du qualitatif. L'anthropologie comme science empirique. In : *Espaces Temps*. 2004. Vol. 84, n° 1, p. 38-50. DOI 10.3406/espac.2004.4237.

OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre, 2008. *La rigueur du qualitatif: les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain-la-Neuve : Academia-Bruylant. ISBN 978-2-87209-897-2.

OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre, 2016. Pacte ethnographique et film documentaire. In : *Images du travail Travail des images*. 2016. n° 3, p. 1-15.

POUCHEPADASS, Jacques, 2003. Autour d'un livre: Mbembe (Achille), De la postcolonie. In : *Politique africaine*. 2003. Vol. 91, n° 3, p. 171-176. DOI 10.3917/polaf.091.0171.

RICOEUR, Paul, 1983. Temps et récit ; L'intrigue et le récit historique. Paris : Éd. du Seuil.